

# JUSTE UN COIN DE CIEL BLEU

JACQUES VÉNULETH

(Propriété de l'auteur)  
(version revue février 2010)

Je n'aimais pas cet endroit. Je passais toujours très vite, sans tourner la tête. Je regardais devant moi.

Le concierge sortait les poubelles et les entassait là. C'était un réduit qu'il laissait ensuite ouvert tous les soirs jusqu'au passage des éboueurs, et qu'il venait refermer, tard dans la soirée, avant de se coucher.

Moi, je passais vers six heures. La porte était ouverte et ça sentait mauvais.

Ce soir, ce soir-là, j'ai entendu un bruit furtif, vu..., non, deviné une forme, mais je n'ai pas vraiment tourné la tête. Je n'ai rien voulu voir. J'avais peur.

De toute façon, il y avait des rats là-dedans, c'était sûr. Un jour, des gosses en ont tué un, à coups de pierres, devant la porte. Il est resté là plusieurs jours. Le concierge refusait d'y toucher. Il disait que c'était l'affaire du service municipal d'hygiène publique.

Je n'ai jamais aimé ce passage.

Ensuite, je m'engageais dans le hall d'entrée, puis dans l'escalier.

L'escalier était ciré, et le bois de la rampe sentait bon. Alors j'étais bien. J'aurais presque pu être heureuse. J'avais treize ans et je m'appelais Cécilia. Pour tout dire, je n'ai aujourd'hui guère plus, ... et je n'ai pas changé de prénom. Pourtant...

\*\*\*

Cet incident m'est immédiatement sorti de la tête. Je n'y ai plus repensé de la soirée.

J'ai fait mes devoirs, la gueule à mon frère et à mes parents, regardé la télé, comme tous les soirs.

Il avait néanmoins laissé une trace, car le lendemain, au retour du collège, je n'étais même pas dans ma rue que j'y pensais déjà, à ce coin-là, à ce passage.

Qu'avais-je cru voir au juste? Ce n'était pas un rat. Un rat glisse sur le sol. Là, le mouvement s'était situé à hauteur de poubelle, j'en étais certaine.

J'ai pris une décision. Je m'arrêterai et tournerai la tête. Oui, cette fois, devant la porte, je resterai immobile et regarderai...

Je me suis arrêtée... Juste comme un fait exprès, le concierge est arrivé. Bien sûr, je n'avais rien vu, et j'avais l'air bête.

— Que cherchez-vous, mademoiselle Ambert ?..., parce qu'il me vouvoyait.

J'aurais pu dire un chat, mon chien, n'importe quoi de plausible, et il serait entré dans le réduit, aurait allumé la lumière, cherché.

J'ai bafouillé et je suis partie en courant.

J'ai bien fait.

\*\*\*

J'ai passé une très mauvaise nuit. J'ai rêvé.

Je reviens de l'école. Il est plus tard que d'habitude. Il fait nuit. Je suis devant la porte des poubelles et j'ai un pressentiment. Je me jette contre le mur, le dos contre le mur, et je ne bouge plus. A ce moment-là, j'entends un charivari infernal, des verres brisés, des boîtes de conserve vides qui roulent jusqu'au trottoir. Et derrière tout ce boucan, un monstre apparaît, sort tranquillement du réduit.

Un truc gluant. Même pas de pattes. Il se remue, avance, un peu comme un serpent, mais en plus gros, beaucoup plus gros. Comme un morse, voilà! Sans les dents. Ce qui ne le rend pas moins féroce et répugnant pour autant.

Il fait semblant de sortir sans me voir, moi qui suis toujours plaquée, dos au mur, sans bouger, sans même respirer, et soudain... Soudain, il se retourne d'un bloc. Impressionnante agilité chez cette grosse larve. Il me fixe de ses deux yeux glauques. Je ne connais pas le sens exact du mot «glauque », mais «glauque », ça doit faire cet effet-là.

— Alors.., ma-de-moi-selle... Il hache ses mots, sépare même les syllabes. Ma-de-moi-selle n'ai-me pas mon chez moi!

Moi, je ne savais même pas que c'était son chez lui.

— Ma-de-moi-selle pré-f ere les ram-pes qui sen-tent bon le bois, les parquets ci-rés, les Carambars...

Je n'y comprends plus rien.

— Sa-chez que tout ce qui pue, ma-de-moi-selle, sa-chez que tous ceux dont les yeux sont glauques...

Il commence à tousser, fort, comme quelqu'un qui s'étouffe avec une arête. Je tremble.

— Tous ceux dont les yeux sont glauques...

Il répète plusieurs fois, et maintenant, non content de tousser, il crache, moitié flamme, comme un dragon, moitié comme vous et moi. Je ne sais plus comment m'en sortir. J'ai très peur, mais surtout je me trouve atrocement ridicule d'être là en train de discuter avec cet animal difforme. Si quelqu'un que je connais, un voisin, une copine de classe me surprenait! La honte!

Mais adorable comme toujours et avec l'à-propos d'un Zorro, ma mère eut le bon goût de me réveiller à ce moment-là pour m'envoyer en classe.

\*\*\*

Je partis ce matin-là avec ce nouveau problème dans ma sacoche. J'en avais marre. A croire que je les attirais, comme d'autres les mouches. Je pouvais dresser une liste d'attente.

Un, j'avais déjà un corps qui poussait de travers. J'étais en pleine croissance, sûr, mais –au lieu de grandir, je prenais juste des fesses. Comme si toutes mes vitamines passaient là-dedans. Je voyais mes copines s'élançer, devenir femmes. Moi, je m'élançais aussi, mais en largeur. J'en étais malade.

Deux, il y avait mon frère. Là aussi un sacré problème. Quand j'y repense aujourd'hui, je trouve tous ces soucis ridicules, mais ce n'était pas le cas à l'époque.

Mon frère, je ne peux pas dire que je ne l'aimais pas, bien sûr. Il est plus jeune que moi et je le défendais, je prenais des coups pour lui, sans même qu'il s'en aperçoive. Mais il était comme un oeil de Caïn dans ma vie quotidienne. Il me suivait, me précédait même, me devinait dans mes moindres gestes, mes initiatives, mes pensées. Comme s'il m'observait sans arrêt avec une caméra invisible. C'était minant. Par exemple, il m'arrivait de mentir un tout petit peu aux parents. Pas souvent, mais une ou deux fois tout de même. Eh bien lui, il était là, à côté, et il souriait, tout doucement, pas pour me dénoncer, non, il n'était pas vache, juste pour que je comprenne que mes histoires ne marchaient pas avec tout le monde. Alors, je rougissais et je perdais tous mes moyens. Je l'aurais tué. Avec lui comme frère, j'avais l'impression de ne jamais pouvoir être seule.

Donc j'avais déjà ma dose de problèmes.

Et maintenant ce fantôme, ou ce monstre, tous les soirs à la même heure.

Je décidai de faire face. Quand je le veux vraiment, je peux être courageuse.

\*\*\*

Le lendemain, au retour du collège, je passai devant la satanée porte ouverte sans lui accorder un regard. Mais dix minutes plus tard, j'étais à nouveau dans le couloir, cette fois avec mon chien. Pas pour me défendre en cas d'agression, il n'avait pas le format voulu. C'était un tout petit chien de salon, bête, toujours affolé, la queue frétilante et l'aboiement facile, mais je l'aimais bien. Il entra dans mon plan pour une autre raison.

Mine de rien, je marquai le pas devant la porte du local. J'en profitai, prenant mon courage à deux mains, pour scruter franchement sa pénombre mystérieuse. Rien. Mon chien, lui, par contre, devinait dans les mauvaises

odeurs qu'il reniflait des promesses de trésors cachés. Il n'hésita pas et comme prévu, tira sur sa laisse pour m'entraîner derrière lui, à l'intérieur du réduit.

Je me laissai faire, fonçai même, lâchai la laisse, me jetai de tout mon poids sur la première grande poubelle de plastique.

Comme je vous l'expliquais, mon centre de gravité est très bas, et la poubelle ne résista pas, se renversa, se vida de son contenu sur le sol en béton. Le vacarme, je ne vous dis pas! Les bouteilles, les boîtes, et mon chien affolé qui aboyait à lui tout seul comme une meute grâce à l'écho de cette pièce nue.

Bien sûr, le gardien ne tarda pas. Il habitait juste en face, alors, à moins d'être sourd... Il arriva en criant : « C'est quoi ce b...? » Je n'ai pas très bien distingué la fin. Il alluma la lumière et resta interloqué sur le pas de la porte.

— Mademoiselle Ambert!?!...

Visiblement, il ne s'attendait pas à me trouver là.

Mais moi, interloquée, je l'étais encore plus que lui. Pas de le voir, non, je m'y attendais. Caché derrière la porte rabattue, un garçon inconnu me fixait intensément, et me faisait signe de me taire, un doigt posé sur les lèvres.

De toute façon, j'aurais voulu parler, je n'aurais pas pu. Je m'attendais à tout, sauf à ce qui m'arrivait là. J'avais la bouche ouverte, impossible de la refermer, et je regardais le gardien, histoire de faire quelque chose.

Lui, il découvrait la poubelle éparpillée, me jetait un coup d'oeil, revenait à la poubelle, glissait sur le chien. Dix fois au moins ce petit jeu, à s'attraper une conjonctivite. Et chaque fois que ses yeux revenaient sur moi, il y avait un peu plus de méfiance et d'animosité. Je chutais dans son estime à la vitesse d'une météorite.

— Qui a fait ça ?... Qu'est-ce que vous fichez là?

Avec cette lampe nue qui pendait au-dessus de moi, on se serait cru à la police. « Vos nom, prénoms, âge, qualité? A quelle heure êtes-vous... »

Non, il ne fallait pas que je m'affole. Je devais reprendre le dessus. Je m'approchai discrètement de la porte rabattue, pour que le gardien ne puisse pas aller vers ce coin-là. Je n'avais pas eu le temps de réfléchir, bien sûr, je n'avais pris aucune décision, mais j'agissais déjà comme si je savais très bien ce que je devais faire. Ne pas laisser le gardien découvrir ce garçon. Pour le reste, on verrait plus tard.

— C'est mon,.. c'est mon chien!

Je bafouillais lamentablement, mais c'était préférable.

- Votre chien?...

Il continuait à me vouvoyer, mais limite.

— Oui, mon chien... Il est cogné et il a entré la poubelle... Pardon! Il est entré et il a cogné la poubelle! Voilà! Elle s'est renversée...

Ça, je l'avais à peine dit que déjà je me tapais sur la langue. Il suffisait de voir côte à côte le format du chien et le format de la poubelle pour comprendre.

— Ah bon ?... Votre chien ?...

En effet, il ne me croyait pas.

— Enfin, pas vraiment mon chien !... Il y avait un gros chat. Il a eu peur. Le gros chat. Mon chien l'a poursuivi.

J'avais trouvé. Je savais ce qu'il fallait faire et inventer.

— Le chat a sauté sur la poubelle. Elle s'est renversée. Il est sorti par là... Venez voir!

Il y avait une minuscule ouverture au fond du réduit, une aération qui donnait sur la rue.

— Venez voir!

Je l'amenai vers le fond, en le laissant marcher devant moi. Il alla voir, pas vraiment convaincu, mais il alla voir. J'avais gagné. Quand je me retournai, la porte était un peu moins rabattue, et il n'y avait plus personne.

Je m'étais dit « c'est gagné », mais je ne savais pas encore pourquoi.

\*\*\*

Un truc était sûr. J'avais pris la décision d'affronter le fantôme pour être tranquille dans ma tête. Il n'y avait plus de fantôme. Mais pour ce qui était d'être tranquille, c'était raté.

Le soir même, impossible de m'endormir. J'étais couchée sur le dos dans mon lit. Quand je me couche ainsi sur le dos, c'est que je ne peux pas dormir. Je sais que je n'y arriverai pas, alors je n'essaie même pas, et je me couche sur le dos. Je me fais mon cinéma dans ma tête. D'abord les faits du jour. Les actualités en quelque sorte, le journal de 20 heures avant le grand film.

Je revoyais ce garçon comme s'il était encore devant moi. Ses yeux surtout. Des yeux noirs et ronds comme des cerises sauvages. Brillants. Et puis tout autour, d'abord un visage mat aux traits agréables, un visage joliment dessiné, puis plus loin, plus vague, un accoutrement bizarre. Quel accoutrement, je n'en savais rien. Je n'avais fixé que ses yeux. Pourtant, j'en étais certaine, il n'était pas habillé comme tout le monde, comme les jeunes garçons de mon quartier.

Que faisait-il dans cette cave? Les questions s'accrochaient, sans réponse, les unes aux autres. Le reverrais-je? Au même endroit? Allait-il vraiment oser revenir? Et s'il ne revenait pas, où, dans quel autre lieu, pourrais-je le revoir?...

Oh, et puis, je n'en avais rien, à faire de ce garçon qui ne ressemblait pas aux autres.

Je me tournai, ramenai le drap sur ma tête, décidai de dormir. Donc de penser d'abord à autre chose. J'allais penser à... Je n'avais rien d'intéressant à penser. Le collègue, il vaut mieux ne pas en causer. Mon frère, vous savez déjà. Mes parents, ça n'allait pas avec eux. Disons, pour parler comme on parle dans les rédactions, que nos centres d'intérêt réciproques étaient nettement éloignés. Des amis? Filles, garçons. Je n'en avais pas. J'étais trop seule à ce moment-là. C'était certainement de ma faute, mais c'était là, et il fallait faire avec.

Alors à quoi penser d'autre pour dormir qu'à ce garçon aux yeux brillants?

Il était certainement plus jeune que moi. Je n'aimerais pas vivre dans une cave. Lui, il n'y vivait pas vraiment, ce n'était pas possible.

J'avais vu une fois à la télé des gens qui vivaient dans une cave. C'était pendant la guerre, je crois. Je dis la guerre, comme s'il n'y en avait jamais eu qu'une. Mais en fait, je ne sais même pas laquelle. Il y avait des bombardements sur la ville. Ils avaient peur, soif, faim...

Je décidai de prendre le risque de sortir, car une mère manquait de lait pour son bébé et ses cris étaient une injustice insupportable. Je tirai par les pieds un cadavre qui barrait l'entrée. La rue était déserte, couverte de gravats, de chars éventrés, même de soldats morts. Il y avait de l'autre côté une épicerie. La devanture avait éclaté, mais c'était bien une vraie épicerie. Je profitai d'une accalmie pour traverser. Je courus, tête baissée, avalai comme une championne la largeur de la voie, me plaquai contre le mur, avant d'entrer, pour reprendre mon souffle et aussi jeter un coup d'oeil prudent à l'intérieur. Dans l'épicerie, il n'y avait pas de lait, mais du chocolat sur toutes les étagères. Du chocolat noir et du chocolat blanc. Même du chocolat aux noisettes. Un garçon au teint mat se tenait derrière le comptoir, et me faisait signe d'entrer. Il avait des yeux brillants, très noirs et très brillants...

Après je ne sais plus. J'ai dû m'endormir pour de bon.

Je n'avais pas pensé à autre chose, mais je m'étais tout de même endormie.

\*\*\*

Je l'ai revu quatre jours plus tard. Quatre jours, je le sais, je les ai comptés. J'ai été atrocement déçue. Il n'était pas du tout comme je l'espérais.

Je l'ai reconnu tout de suite, car ses yeux étaient les mêmes, et je ne risquais pas de les avoir oubliés. Mais cette fois j'avais le temps de regarder autour. Cet accoutrement qui m'avait paru bizarre et mystérieux était en fait

banalement misérable. Il portait un pantalon trop large. Pas comme on les fait lorsqu'ils sont à la mode. Non, simplement taillé pour un autre. Et un pull délavé. Il avait une voix agréable, intime, sincère. Il venait me remercier. C'était gentil.

Sa voix était jolie, ses yeux brillants, son visage bien dessiné, pourtant je n'avais qu'une envie que cette rencontre cesse, qu'il s'en aille et me laisse continuer mon chemin.

Je repense au monstre, à cette larve dont j'ai rêvé. A croire que ce rêve était prémonitoire. Là, déjà, ma réaction avait été la même. Je n'avais pas peur de lui. Simplement peur du regard des autres. Qu'on me surprenne à parler avec quelqu'un de ce genre, quelqu'un de si différent.

Pourtant j'aime ceux qui sortent de l'ordinaire. Mais pas comme ça. Comme ça, je ne pouvais pas.

Je me suis arrêtée quand il m'a abordée. Je suis restée un moment en face de lui. Puis j'ai quitté ses yeux. Je n'osais plus le regarder. J'ai continué à marcher. Il m'a suivie. Je crois qu'il me décrivait... Non, je ne peux pas dire « décrire ». Je crois qu'il essayait de me faire deviner sa situation, mais je ne l'écoutais pas. Je marchais et il me suivait, puis il a certainement compris.

Il s'est évanoui, il n'y a pas d'autre mot. J'avais encore l'écho de sa voix dans les oreilles, j'ai tourné la tête, il n'était plus là. J'aurais dû être heureuse. C'était ce que je souhaitais, puisque j'avais peur qu'on me surprenne à discuter avec un garçon si bêtement habillé. Mais la vie est compliquée.

C'est mon chien qui a pris. Il m'attendait tous les soirs derrière la porte. Il gémissait, n'osait pas encore aboyer pour de bon. Je le caressais, et là il se laissait aller, sautait, aboyait, se retrouvait parfois dans mes bras.

Ce soir-là, pour la première fois, je l'écartai de mon chemin avec méchanceté.

La vie est compliquée.

\*\*\*

Je suis restée plusieurs jours sans oser réfléchir. Je travaillais comme une bête. Partout. A la maison, ma mère n'en revenait pas. Je balayais, débarrassais la table. Pendant qu'ils regardaient la télé, je rangeais la vaisselle. Elle commençait même à s'inquiéter, discutait avec mon père en aparté. A l'école, c'était pire encore. Les leçons sur le bout des doigts. Même que j'en devenais gonflante; je n'arrêtais pas de lever la main.

Dès que je cessais de travailler, pour lire, regarder la télé, n'importe quelle activité de ce genre où l'esprit peut s'échapper, je me retrouvais face à face avec le garçon aux yeux brillants, et j'avais honte. Je ne comprenais pas pourquoi j'avais réagi de cette manière sans hésitation. Il ne m'avait



rien proposé qui me compromette. Il m'avait parlé, tout simplement, comme n'importe quel copain. Seulement voilà, mes copains ne lui ressemblaient pas, ne portaient pas des pulls délavés, les pantalons des autres...

Des claques, c'était tout ce que je méritais. D'ailleurs, je ne m'en privais pas; je m'en mettais, des claques. Morales, mais elles font souvent aussi mal.

Mais au bout du compte, cela ne changeait pas grand-chose. J'avais réagi comme une idiote, il n'était plus là, et mes claques morales ne risquaient pas de le faire revenir.

Pourtant, tout ce qui venait d'arriver, tous ces événements enchaînés en quelques jours dans un désert de mois sans histoires ne comptaient pas pour du beurre. J'avais déjà changé. Sur l'emballage, il y avait toujours marqué Cécilia, mais à l'intérieur, ça travaillait ferme. Sur le coup, je ne m'en rendais pas compte. Avec le recul, je le vois aujourd'hui.

Dès ce jour, j'ai commencé à remettre en cause ma manière idiote, prétentieuse, égoïste, de me comporter avec les autres. Ça n'allait plus. Je ne pouvais pas continuer à croire qu'ils allaient toujours deviner, sous mes actes imbéciles, la pureté de mes intentions, mon bon fond.

Il y a même un proverbe chinois à ce propos, mais je ne me souviens plus très bien des paroles.

J'ai donc essayé de retrouver ce garçon pour lui dire pardon. J'ai visité le réduit à poubelles. Où pouvais-je espérer trouver des indices de son passage si ce n'était là? Le gardien s'était absenté. J'ai allumé la lumière. J'ai fouillé partout. Je n'ai rien découvert. Et puis un soir, il était assis sur un banc, sur mon chemin, au retour de l'école.

C'était un jardin public que je traversais régulièrement pour couper au plus court. Il était assis sur mon chemin et il le savait pertinemment, mais il ne me regardait pas. Il me laissait ma chance. Plus tard, je l'ai compris ainsi. Je l'avais mal accueilli la première fois, volontairement peut-être, par maladresse peut-être aussi, mais il ne pouvait pas savoir. Alors simplement il me laissait une autre chance, sans intervenir, sans me forcer la main.

Il lisait, ou faisait semblant. J'étais certaine qu'il m'observait du coin de l'oeil, avait déjà repéré ma présence. Il portait les mêmes habits que l'autre jour. Ce n'était pas si vilain. Ça lui donnait un genre.

J'ai continué à marcher et suis donc partie à sa rencontre.

J'étais presque arrivée à sa hauteur, mais il n'avait toujours pas levé la tête, pas esquissé le moindre appel. Normal.

Je n'ai pas hésité. Je me suis arrêtée en face de lui et j'ai dit bonjour.

Il a été correct. Il n'a pas cherché à profiter de la situation pour se venger, en me laissant mariner dans son indifférence. Il a tout de suite levé les yeux sur moi, posé son livre. Il m'a fait signe de m'asseoir à côté de lui.

Il était plus jeune que moi, j'en étais persuadée. Pourtant, il se comportait comme un adulte. Cette politesse. Sa manière de parler aussi, avec souvent des mots recherchés, des mots que nous n'utilisons pas, à notre âge, dans notre quartier.

Je me suis assise tout naturellement.

C'était lui qui parlait. Il me mettait à l'aise. Il ne remettait pas ma réaction de l'autre jour sur le tapis. Il l'effaçait. Il revenait sur notre rencontre dans le réduit à poubelles comme s'il ne s'était rien passé entre, ou du moins des choses sans importance.

- Tu sais, quand le gardien a allumé la lumière, je ne pouvais plus bouger. J'étais tétanisé. Si tu ne l'avais pas entraîné vers le fond, je me serais laissé prendre.

— Mais pourquoi tu as peur de lui ?... Pourquoi tu te caches?

— Je te l'ai dit un peu...

Il a réalisé qu'il me l'avait peut-être dit, mais un jour où je n'écoutais pas.

— Ce n'est pas simple à expliquer. En tout cas, je n'ai rien à me reprocher. Je ne suis pas un voleur. Non, pas un voleur.

Les mots, les phrases glissaient, faciles. Nous étions sur notre banc comme sur une île au milieu de ce jardin public plein d'enfants bruyants, de grands-mères curieuses, de voisins peut-être, car je n'étais pas loin de chez moi, même de copines de classe, pourquoi pas, c'était aussi leur route. Aucune importance.

— Je viens d'un pays où l'on sait parler français, mais qui n'est pas la France.

Je connaissais l'existence de ce genre de pays. Pour ce qui était de les situer, c'était une autre histoire.

— Je suis arrivé ici, dans ton pays, en bateau. Non, je me trompe, le bateau n'est pas arrivé tout à fait dans ton pays. Enfin, ce n'est pas grave. Chez moi, la vie n'est pas facile. Mais depuis que je suis là...

Ses yeux restaient sérieux, tristes même, mais sa bouche s'ouvrait sur un large sourire. Il avait des dents pointues. Pas toutes, bien sûr. Celles qui sont sur le côté, comment on les appelle ?... Les canines. Il avait deux canines très pointues. C'était joli quand il souriait.

— Depuis que je suis là, c'est encore pire!

Il souriait de plus belle.

— Attends, tu vas trop vite. Je posai ma main sur la sienne pour l'arrêter. C'est quoi ce pays d'où tu viens?

— Je te l'ai dit. Un pays où la vie n'est pas facile. Un pays où l'on voudrait bien rester, mais on ne peut pas.

— C'est quoi son nom?

— Son nom ne veut rien dire. Il ne sert à rien pour l'expliquer. Si je te le dis, son nom te conduira même sur une fausse piste, j'en suis certain.

Son sourire gagnait du terrain, adoucissait son visage. Même ses yeux perdaient de leur sérieux.

— Le nom de mon pays, il est comme ce pantalon, ce pull, il trompe, il fait illusion ou mauvais effet, au choix...

J'ai rougi. Je comptais bien lui expliquer franchement pourquoi je n'avais pas voulu parler avec lui l'autre jour. Je ne pensais pas qu'il m'ait devinée si vite. Mais je n'étais pas à la fin de mes surprises.

— Bien, admettons que tu ne me dises pas son nom... Mais pourquoi tu l'as quitté, ce pays ?... Il y a bien une raison précise ?...

Il ne m'écoutait plus. Il n'était plus sur notre île. Il regardait derrière moi. Il avait vu un danger, pas d'autre explication, et ses yeux, ses traits avaient retrouvé leur sérieux, leur anxiété. Même sa bouche ne souriait plus.

Il m'a pressé la main et il s'est levé.

— A plus tard!

Il est parti d'un pas vif, mais sans courir, du côté opposé à son regard.

J'ai tourné la tête. Il n'y avait rien de spécial, rien qui justifiait...

Si. Je venais de comprendre. Un militaire, un gradé quelconque avec une casquette, marin, ou aviateur, je n'y connais rien à ces histoires, marchait tranquillement dans notre direction, dans ma direction.

Il n'était peut-être pas un voleur, mais il avait peur des uniformes.

Il?... Tiens, je ne savais même pas son nom. Ni lui le mien, certainement..., bien que... Nous n'avions pas eu le temps de nous en inquiéter. Ce n'était pas grave. La prochaine fois. Car cette fois, j'étais certaine qu'il y aurait une prochaine fois.

\*\*\*

Il ne m'attendait plus dans le jardin public. Il s'était installé, toujours sur ma route, mais cette fois devant l'entrée d'un immeuble, à quelques pas du mien. Il n'a pas attendu que j'arrive à sa hauteur. Il est parti dans une rue latérale, tranquille, les mains dans les poches. Gavroche. Il avait la dégaine de Gavroche, la casquette en moins. Il a tourné deux fois, trois fois, toujours en s'éloignant de chez moi. C'était mieux ainsi. Je préférais qu'on ne reste pas trop près de chez moi. Pas trop près de mon collègue non plus. Le lui dire aurait été difficile. Ce n'était même pas nécessaire.

Il est arrivé sur une avenue, lui devant, moi dix pas derrière. Là, il y avait un abri d'autobus. L'idéal. Impossible de trouver mieux pour se parler sans sembler se connaître.

Le bus venait certainement de passer. Il y avait juste une jeune femme. Soucieuse. Nous nous sommes assis à côté d'elle; elle nous a pour ainsi dire même pas regardés.

— Tu vois qu’il faut faire attention !...

Il était sérieux.

— Faire attention à quoi ?...

— Eh bien, hier, ce flic... si je ne l’avais pas aperçu à temps...

— Ce flic? Mais tu es malade! Ce n’était pas un flic. C’était un...  
un...

Et brusquement nous avons éclaté de rire, ensemble.

La jeune femme nous a regardés sévèrement.

— Excuse-moi, c’est vrai, j’ai peur de tous les uniformes.

— Tu vas te faire repérer, si tu continues comme ça.

Il n’a pas répondu, mais il était d’accord.

— Je vais t’apprendre les uniformes, ceux dont il faut se méfier, tu veux ?... Bon, d’abord, les faux dangers. Si le gars arrive à vélo avec une sacoche, pars pas en courant, tu as du courrier!

Voilà que je me mettais à plaisanter. Il y avait longtemps que cela ne m’était pas arrivé. Il y a deux, trois ans, je plaisantais comme ça avec mon frère. Non, un an, peut-être, tout simplement, mais les jours coulent si lentement. Nous imaginions des situations impossibles. Fous rires garantis. Puis je suis devenue sérieuse, distante. Mon frère ne comprenait pas. Il me regardait changer.

J’avais envie de jouer avec ce garçon comme avec mon frère. Ce garçon?... A propos...

— Tu sais que je ne connais même pas ton nom!

— Je sais, mais toi, tu t’appelles Cécilia!

— Voilà, j’en étais sûre. Tu es un vrai espion.

— Pas très dur. C’est marqué sur ta boîte aux lettres. M. et Mme Ambert et leurs enfants, Cécilia et Eric... Moi, tu ne risques pas de voir mon nom sur ma boîte aux lettres.

Il riait toujours, mais plus le même rire.

— Pourquoi tu es parti, tu as quitté ton pays, tu ne m’as toujours pas dit non plus?

Autour de nous, il y avait plein de monde maintenant, une sortie de bureau. Les gens se connaissaient, un petit quelque chose le trahissait. Tous les soirs, même heure, même autobus. Pourtant, ils ne se parlaient pas. Ils nous regardaient en coin. Nous n’étions pas aux normes.

Le bus est arrivé. Nous avons attendu qu’ils soient tous montés, partis, pour continuer à parler. Nous étions seuls à nouveau dans notre abri. C’était mieux.

— Je m’appelle Sevim. Voilà pour mon nom. Maintenant tu veux savoir pourquoi je suis ici, alors écoute, mais promets-moi, à partir de maintenant... Non, c’est idiot, écoute-moi, c’est tout.

Mon père est dans cette ville, dans ta ville. Là-bas, chez moi, nous avons reçu trois cartes de lui depuis qu’il est parti. Il est dans cette ville.

C'était marqué à côté du timbre, je l'avais noté depuis le début. Il est parti, il y a un peu plus d'un an. Je raconte comme ça me vient. Excuse-moi, si ça fait désordre, mais ne dis rien, attends la fin pour me poser des questions!

Il s'est arrêté et a baissé les yeux.

- Ma mère est morte.

Il l'a dit tout simplement, sans chichis, sans effet de voix. Avec juste cette frange de silence de chaque côté. J'étais remuée.

— Elle est morte bêtement, comme on meurt chez nous. Comme meurent chez nous les gens ordinaires. Elle avait de la fièvre depuis plusieurs jours. D'abord, elle n'a rien changé à sa vie. Elle a continué à travailler, à s'occuper de nous. J'ai bien sûr des frères et soeurs. Je suis l'aîné. Les jours passaient et sa fièvre ne tombait pas. Elle se traînait. Alors une tante, puis une autre sont venues. Ma mère est allée se coucher dans la pièce la plus reculée de la maison. J'avais un mauvais pressentiment. La peur me nouait le ventre en la voyant entrer là. Nous, les enfants, nous n'aurions plus le droit de la revoir tant qu'elle serait dans cette pièce... Chut, tu m'as promis!

Je voulais l'arrêter, lui demander...

— S'il te plaît, ne m'interromps pas. Je n'aime pas parler de tout ça, remuer ces souvenirs. Si tu me poses des questions, je vais perdre le fil. Je sais ce qui te préoccupe. Tu ne comprends pas vraiment ce que je te raconte. Tu ne connais pas les pays comme le mien. Mais je vais t'expliquer. Je vais essayer de tout te faire comprendre...

Tu te demandes pourquoi on l'a laissée se coucher dans cette pièce sans la soigner... D'abord ce n'est pas vrai. On l'a soignée. Mes tantes connaissent plein de remèdes, des plantes. Elles ont aussi appelé, je ne sais pas quel nom lui donner, disons, un guérisseur. Il était cher, mais elles l'ont appelé. Il nous a procuré une patte de taupe. Tu as déjà vu une patte de taupe? Celle-là était vieille, sale, sèche. Il fallait l'accrocher autour du cou de ma mère. Nous l'avons fait. Nous avons fait tout ce qui était possible. Le reste était trop cher. Faire venir un vrai docteur était trop cher. D'ailleurs, les docteurs ne viennent pas chez nous. Parfois nous allons au dispensaire. C'est loin, on attend longtemps devant la porte, on ne s'occupe pas vraiment de nous chaque fois. Alors pour ce genre de maladies avec de la fièvre, on fait ce que je te dis. Après avoir tout essayé, on se couche dans une pièce reculée, sombre, bien fermée, et on se bat tout seul contre la maladie. Si on gagne, on ressort sur ses pieds. Sinon...

Pour ma mère, j'avais un pressentiment. Il ne m'a pas trompé. Je ne l'ai pas revue vivante.

Il m'a souri de ses yeux tristes. Comme si c'était moi qu'il fallait consoler. C'est vrai que je devais faire une drôle de tête. Il débarquait avec son monde inconnu dans ma vie sans histoire. Pas évident.

Un autre autobus arrivait. Il fallait nous remuer un peu. De plus, nous commençons à être repérables sur notre banc avec nos dégaines dépareillées.

— Montons! Ce sera mieux pour continuer à parler.

J'ai pris deux tickets pour le terminus. Nous nous sommes assis tout au fond. Le bus était presque vide; l'heure de sortie du travail était passée.

— Ma mère était morte, et nous avons reçu trois cartes de mon père, même un jour un mandat, mais sur aucun courrier l'adresse exacte. Comment le prévenir? Il fallait le prévenir. Mes oncles en parlaient entre eux, avec des voisins, des amis.

Mes oncles n'aimaient pas mon père. Il n'était pas comme eux. Il prenait des risques. Il ne voulait pas continuer à vivre comme on vit chez nous. Il était parti en Europe. Ils n'étaient pas d'accord. Je les entendais parler. J'étais l'aîné, alors j'avais le droit de rester près d'eux lorsqu'ils parlaient. Certaines phrases m'inquiétaient. Ils ne feraient pas tout ce qu'il fallait pour retrouver mon père sans tarder et le prévenir.

J'ai même osé intervenir. Je leur ai parlé des cachets avec le nom d'une ville, le même nom sur toutes les lettres. Ils n'avaient pas remarqué; ils ne savaient pas lire; encore moins vos caractères. Ils n'avaient pas l'air contents. Ils m'ont regardé comme s'ils revoyaient mon père. J'étais bien son fils. Ils faisaient semblant, mais ils ne devaient pas m'aimer non plus.

Je n'ai rien dit à personne. J'ai réfléchi. Je devais prendre moi-même les affaires en main. Pas ouvertement, c'était impossible, j'étais trop jeune; ils auraient ri. En douce.

Retrouver mon père était l'urgence.

Je connaissais les circuits. Je les avais parcourus avec mon père, avant qu'il ne parte pour de bon.

Dans mon pays, dans ma ville, il y a des places où l'on s'installe et où l'on attend. Si tu viens un jour en touriste, tu verras des hommes assis, le dos au mur, désœuvrés, inutiles. En fait, tu le sauras maintenant, ils attendent. Arrête-toi, laisse tomber ton appareil photo, regarde. Une voiture s'engage sur la place. Elle roule au pas. Les hommes se lèvent, s'agglutinent. Une discussion acharnée s'engage. En quelques instants les enchères descendent... Trois hommes grimpent dans la voiture; le marché est conclu; ils ont trouvé du travail pour la journée. Les autres se rassoient. C'est mon pays. Maintenant tu comprendras peut-être.

Mais les lieux où l'on s'installe ainsi pour attendre la bonne fortune ne sont pas neutres. Il y a le coin des ouvriers agricoles, celui des maçons, celui de ceux qui sont prêts à tout, celui des femmes qui se vendent, j'en passe. Il y a aussi le coin de ceux qui partent à l'étranger.

J'y étais venu avec mon père avant son départ. Puis revenu, encore et encore, à la recherche de je ne sais trop quoi.

Bien sûr, on ne risquait pas de me prendre. J'étais trop jeune. Mais j'avais compris comment ils faisaient. Ils échangeaient une somme d'argent, convenaient d'un rendez-vous.

Un jour, j'ai saisi au vol le lieu de rendez-vous et je m'y suis présenté, à l'esbroufe. La somme d'argent, je l'avais volée à mes oncles. J'étais trop jeune, mais je suis passé comme si de rien n'était. En fait, tout le monde avait peur, encore plus que moi. Chacun voyait son intérêt, ses propres risques, et ne cherchait pas plus loin. J'ai donné mon argent. J'étais enfoncé dans mes habits. Les habits de chez nous sont amples, encore plus que ce pantalon. Personne n'a cherché à voir de plus près.

J'étais parti pour ton pays. Je ne te raconte pas le voyage... La fin tout de même. Dans un camion-citerne. Tu vois les camions-citernes. Ceux qui portent le vin, le lait, tous les liquides que tu peux imaginer. Nous avons traversé la frontière là-dedans. Si, dans la cuve. Couverts, sûr, mais ça fait drôle. J'étais en France, encore loin de mon père, loin de ta ville. Mais en une nuit, en voiture cette fois, l'étape était avalée. Désormais j'étais repéré. Ils savaient que je n'avais pas l'âge. Mais eux ne prendraient pas le risque de me renvoyer ou de me dénoncer.

\*\*\*

A mesure que nous approchions du terminus, le bus se vidait des rares occupants. Nous étions seuls à présent. Derrière les vitres, le paysage changeait. Tout à l'heure, c'étaient immeubles, bretelles d'autoroutes; maintenant, nous étions presque à la campagne. Au fond, le soleil se couchait. C'était magnifique.

Je regardais le soleil se coucher. Je n'arrivais plus à penser. Sevim s'était tu. Il avait raconté ce qu'il fallait, maintenant il attendait.

— Depuis quand tu es là?

Le bus était arrivé au terminus. Le chauffeur s'est levé, s'est étiré comme après un bon sommeil.

— Où vous allez, tous les deux ?...

Il était sympathique. Sa question n'avait rien d'agressif.

— Vous repartez vers la ville? j'ai demandé.

— Sûr! Dans un moment.

— Alors nous repartons vers la ville.

Il a souri, est descendu se dégourdir les jambes.

— Ce que je t'ai raconté, c'était il y a un mois.

Sevim continuait. Il était tranquille en ce moment, plus d'anxiété.

— Depuis, ou presque, je dors dans la cave de ton immeuble, tout au fond, derrière les poubelles... Tu as tout visité, tu m'as dit ?...

Il a éclaté de rire. J'aimais son rire. Il coulait comme une source, insouciant et décidé. J'aimais beaucoup de détails en lui, mais je ne m'en inquiétais pas encore, car je n'avais pas eu le temps de faire la somme.

— Tu as tout visité, mais tu n'as rien remarqué. Tout au fond du réduit, il y a une ouverture, large comme un placard, mais basse. Dans la pénombre, on ne la voit pas. Tu n'as rien vu. Moi, j'avais vu. Faut dire que la première nuit, je m'y suis laissé coincer sans le faire exprès. J'ai eu le temps de voir. On se baisse, on pénètre dans une autre pièce, une vraie pièce, haute de plafond, avec un soupirail sur la rue qui donne air et lumière. Je ne sais pas à quoi elle pouvait servir. J'ai l'impression qu'elle est depuis longtemps oubliée. Moi, je m'y suis installé. J'ai mis un matelas, pas de meubles, mais presque. J'ai fait une pièce bien à moi. Tous les soirs, je me laisse enfermer. Quand je n'arrive pas trop tard. Dans les poubelles, s'il le faut, j'ai de quoi manger. Le matin à l'aube, sans le savoir, le gardien vient me libérer. Que demander d'autre?

Que demander d'autre en effet ?... Je ne pensais plus. Je me répète, mais il y a de quoi.

J'étais installée au terminus d'une ligne d'autobus que je n'avais aucune raison d'emprunter, aux côtés d'un jeune garçon vêtu d'un pantalon trop large et d'un pull délavé, un garçon qui couchait dans ma cave, derrière les poubelles, et se nourrissait de ce qu'il trouvait dedans, tout ça pour revoir son père et lui expliquer que la mère, là-bas, au pays, était...

Non, je me voyais expliquer tout ça à mes parents. Mes parents qui ne sont pas méchants, mais n'aiment pas spécialement les étrangers.

D'ailleurs, j'en ai tant entendu contre eux, contre les étrangers, que je ne suis pas censée les aimer non plus.

Mais celui-là avait des yeux si brillants...

Merde et merde! Il y a des moments où l'on a le droit d'être impolie.

J'ai repris deux billets. J'ai payé. Je n'ai plus rien dit. Lui non plus. Quand nous sommes revenus à la station près de chez moi, il faisait déjà nuit. Je n'avais pas de montre, mais il devait être tard, trop tard pour rentrer sans explication.

Quelle explication donner?

La scène a dépassé toutes mes craintes. Ils ont crié, ma mère a pleuré, tant de cris et de larmes que je n'ai rien eu à expliquer distinctement. Ils avaient imaginé une fugue. Ils criaient, mais me pardonnaient. Je n'avais rien à ajouter.

J'ai mesuré ce soir-là le fossé qui s'était creusé. Il était temps de réagir. J'en parlerai à Sevim. Il pourrait peut-être m'aider.

Sevim n'était pas descendu au même arrêt. D'ailleurs, il était trop tard; la porte de la cave était déjà fermée. Il avait certainement un autre abri, en cas.



Je me suis couchée et je ne suis pas restée sur le dos. Tout de suite, je me suis enfoncée sous les draps et j'ai fermé les yeux, fort, très fort. Je voulais dormir. Si je me mettais à réfléchir, c'était foutu.

Heureusement, j'étais si fatiguée que le sommeil est venu sans me prévenir.

\*\*\*\*\*

En quinze jours, j'ai pris deux ans d'âge. Mais cela ne m'allait pas plus mal, car j'en avais besoin.

D'abord, je suis restée quelques jours sans sortir, donc sans voir Sevim. Le lendemain de notre soirée-fugue en bus urbain, j'avais 39,2° de fièvre, thermomètre familial à l'appui. « Grippe » a décrété le docteur, de famille comme le thermomètre, et appelé en urgence. Ma mère m'a couvée, était aux petits soins, persuadée qu'elle était responsable, les reproches de la veille ayant été trop sévères. Cet intermède m'a permis de faire le point.

J'avais mis les pieds dans une histoire qui s'annonçait compliquée. Alors, ou bien je me retirais discrètement, ou bien j'y allais pour de bon, mais en prenant les précautions nécessaires. D'abord ce gars, je devais m'en méfier un peu plus. Il pouvait très bien me jouer la comédie. Dans quel but, je ne savais pas, mais le but était accessoire. D'ailleurs, pour quelqu'un qui cherche son père, il me semblait beaucoup trop collé à mes basques, beaucoup trop disponible.

Il avait également une trop belle tête. Dans les vieux films noir et blanc, que je regarde parfois à la télé, quand je prends le droit de me coucher très tard, le méchant a souvent un joli minois, trop joli. Donc méfiance. Il ne fallait pas qu'il essaie de me prendre pour une gourde avec ses histoires à faire pleurer une statue grecque.

J'avais quelques questions à lui poser lorsque je le reverrais...

Car je le reverrais !... S'il était toujours là !

Je ne me suis pas installée dans ma maladie. J'avais eu le temps de réfléchir, tant mieux, de prendre certaines décisions de bon sens. Maintenant, il ne fallait pas exagérer. J'étais sur pied le lundi d'après.

— Tu crois vraiment que tu veux déjà sortir? Tu es encore bien pâle.

— Si, maman. N'oublie pas que j'ai un examen à la fin de l'année.

Dans ces conditions... J'avais peut-être un examen, mais je ne risquais pas de le réussir avec ce que j'appris ce jour-là. Je n'ai rien écouté. Physiquement, j'étais en classe, mais dans ma tête, il était déjà cinq heures, l'heure de la sortie.

La sonnerie n'était encore pas terminée que j'étais dehors. Pourtant une fille, même pas une vraie copine, encore plus rapide, a trouvé le temps de m'accrocher, ne me lâchait pas.

On lui avait dit que je sortais avec un gars. On m'avait rencontré plusieurs fois avec lui. On lui avait dit qu'il n'était pas d'ici. On... On...

J'avais envie de la gifler. Elle le méritait, mais je me suis retenue, et j'ai bien fait.

Je me suis arrêtée devant elle. Elle ne pouvait plus avancer. Je l'ai bien regardée dans les yeux.

— Je vais t'apprendre un proverbe japonais, tu veux?

Elle a commencé à sourire, mais elle a vite compris que je plaisantais sans avoir envie de rire.

— On, c'est un con!

Je ne suis pas certaine que le proverbe soit vraiment japonais, mais il eut néanmoins l'effet du fameux cri des samourais. Elle n'a plus bougé, n'a pas cherché à me suivre.

Je suis repartie toute seule vers mon jardin public.

Sevim était là.

J'étais soudain légère. Je dansais, faisais des pointes, des petits entrechats dans ma tête, des trucs idiots. J'étais bien.

Immédiatement, je me suis reprise. N'oublions pas que j'avais réfléchi et pris des décisions. Donc, du calme.

Il avait sa tête des mauvais jours.

C'était dingue. Je le connaissais depuis, quoi, un peu plus d'une semaine, avec des trous partout, et je reconnaissais sa tête des bons et des mauvais jours. Et c'était vrai, je ne me trompais pas. J'étais même capable de faire la différence entre ses sourires. Les vrais, décontractés, ceux des moments de détente, et les tristes, qui accompagnaient, essayaient de masquer un souvenir douloureux. C'est vous dire.

Son sourire, quand je lui ai dit bonjour, a d'ailleurs confirmé ma première impression.

Il avait les yeux cernés, les traits tirés, fatigués.

Je lui ai dit que j'avais été malade, comme si je m'excusais, mais heureusement, il n'a pas relevé, a enchaîné, demandé si j'allais mieux, ce que j'avais eu. Il a balayé toute gêne, et nous avons recommencé à discuter comme l'autre jour, comme si nous nous étions quittés la veille, comme si nous nous connaissions depuis des années, et vivions dans le même monde, ce qui était loin d'être le cas.

— Je n'en peux plus, tu sais!

Au bout d'un moment, il a commencé à parler pour de bon, à parler de lui.

- Je vais tout laisser tomber. Jamais je ne retrouverai mon père.

Il craquait. Nous ne nous regardions pas. Il avait ses poings serrés dans les poches. Il était assis sur le banc du bout des fesses, les jambes étendues. Il regardait devant lui.

J'étais pareille, même attitude, sauf que lui, il parlait, et moi, j'écoutais. On avait l'air de se faire la tête. Bien sûr, ce n'était pas le cas.

— D'ailleurs, je ne le cherche même plus... Je ne peux plus... Je suis repéré de tous les côtés. La dernière fois, quand je suis monté dans l'autobus, le chauffeur n'a pas arrêté de me surveiller dans le rétroviseur. Je n'ai pas pu aller où je voulais. Il est descendu à une station plus importante. J'ai dû descendre aussi. Je suis sûr qu'il allait chercher un contrôleur...

Il a donné un coup de pied dans le gravier de l'allée, avec son talon.

— Je voyage sans payer... Ils l'ont remarqué... Ils ont décidé de m'avoir.

Encore un coup de talon. Je le surveillais du coin de l'oeil. Maintenant, il regardait ses pieds.

— J'ai dû faire cent mille kilomètres en bus, depuis que je suis arrivé. J'y ai laissé tout mon argent... Je ne réalisais pas qu'il y aurait tant de banlieues, de villes attachées. Mon père peut être n'importe où... Je ne peux plus... Puis, je dois manger, dormir. Parfois, il n'y a rien dans tes poubelles, ou c'est vraiment trop sale. Sans compter les soirs où j'arrive trop tard, la porte est déjà fermée... Alors, je fais comme pour le bus, dans les supermarchés du quartier...

Coup de talon. Il va finir par creuser une tranchée.

— Je ne cherche plus mon père. Je passe la moitié de mes journées à éviter ceux qui m'ont repéré, le reste à attendre sans rien faire. Je suis écoeuré!

Je comprenais maintenant pourquoi il était si disponible. J'enregistrai la réponse, mais je dois dire qu'à ce moment-là, je ne pensais plus à me renseigner, à me méfier. Quand j'étais assise à côté de lui et discutais comme nous le faisons, je n'avais plus aucune raison, plus aucune envie de douter.

— Ils vont m'attraper... Il y a deux jours, au grand magasin, à côté, je les ai évités d'un cheveu. Si j'y retourne, je suis bon! De toute façon, quoi que je fasse, ils vont m'attraper.

Son talon toujours plus profond dans le sol de l'allée. Je me retenais. Je ne voulais pas casser sa confession.

— Je n'ai pas peur. Je les connais, ils vont me frapper, mais je n'ai pas peur! Ils me mettront en prison. Ils ne me garderont pas longtemps. Ce n'est pas leur intérêt. Ils vont me renvoyer chez moi. Ce sera fini. Je n'aurai pas retrouvé mon père, mais ce sera fini. Il faut une fin. Je ne vais pas tourner en rond, ici, pendant quinze ans!

— Tout ça pour rien, alors ?...

Là, c'était moi qui parlais. Je n'avais pas pu me retenir. Je ne voulais pas intervenir, je ne voulais rien dire, mais ça m'avait échappé. Pour combler le silence inquiétant qui s'installait, j'ai même répété :

— Tu aurais fait tout ça pour rien ?...

Il a haussé les épaules, un faux air blasé, au-dessus de tout, mais il était comme une corde de piano trop tendue.

Il me mettait, à cet instant, si mal à l'aise, que je n'ai pas pu résister à la tentation de faire le quart de tour de trop...

— Et tes oncles ?...

La corde a lâché. Pour la première fois depuis qu'il avait commencé à parler de lui, il a cessé de creuser sa tranchée avec son talon, et il m'a regardée.

— Tu crois que je n'y pense pas à mes oncles?

Il m'a jeté ça méchamment, comme une claque. Puis il s'est tu, fermé, a enfoncé ses poings encore plus profond dans les poches.

J'étais un peu déboussolée. Jamais il ne m'avait parlé comme ça, durement.

Nous étions toujours assis côte à côte sur notre banc, dans la même attitude, mais cette fois, nous nous faisons la gueule pour de bon. Nous sommes restés longtemps ainsi, sans bouger. J'avais mal aux fesses, j'avais mal partout, j'avais mal surtout de rester tendue dans l'attente d'un premier geste qui nous rendrait à notre plaisir d'être ensemble, mais ce premier geste ne venait pas.

Je crois que nous serions encore assis, bêtement, côte à côte, à regarder ensemble dans la même direction, mais chacun pour soi, si un gosse n'avait pas jeté son ballon dans le bassin, juste devant nous. Il était avec sa grand-mère. Elle est venue nous demander de l'aider. Nous avons récupéré le ballon, et poursuivi chacun notre route.

\*\*\*

— J'ai réfléchi. Tu as raison. Je n'ai plus le droit de m'arrêter maintenant.

C'était le lendemain. Il avait de nouveau des éclats dans les yeux, et j'étais fière, car c'était un peu grâce à moi.

— J'ai besoin de ton aide. Tu peux?

La question venait, spontanée, mais je savais qu'il avait réfléchi longtemps avant de la poser, écarté pas mal de barrières, de fiertés mal placées, de méfiances.

— Je peux!

Moi aussi, d'ailleurs, je répondais sans tarder, apparemment sans réfléchir, mais apparemment seulement.

En fait, j'avais passé ma nuit à répondre à cette question. Je commençais à me douter qu'il me la poserait. Je l'espérais, bien sûr, mais le craignais en même temps. Dur.

J'avais pesé tous les pour et tous les contre, tant de pour et tant de contre, en me tournant chaque fois dans mon lit, qu'au matin, sur le matelas, il n'y avait plus de draps : ils m'emmaillotaient comme la momie de Toutankhamon.

J'avais donc décidé de répondre oui, s'il me posait la question. Je faisais peut-être une bêtise, mais ce n'était plus une bêtise d'enfant.

Nous avions juste échangé ces quelques mots, question, réponse, et maintenant nous ne parlions plus.

Nous étions émus, tous les deux. Sur le coup, je croyais être la seule. Aujourd'hui, je sais qu'il l'était autant que moi, et c'était donc pour la même raison qu'il ne parlait pas non plus. Ça fait toujours drôle, un espoir qui se réalise. Surtout celui de ne plus être seul. Trouver quelqu'un avec qui partager ses soucis et ses envies de rire. Sur le coup, on plane. Il faut s'habituer.

Nous restions sans parler et sans oser nous regarder. Autour de nous, la vie quotidienne continuait. Ce jour-là, il pleuvait. Cette pluie nous avait même chassés de notre habituel lieu de rencontre, notre jardin public. Nous étions à l'abri, sous un porche d'immeuble, assis devant l'entrée, sur la dernière marche. Derrière nous, la porte vitrée, commandée par un loquet électrique. Les gens entraient, sortaient, sonnaient parfois et parlaient dans l'interphone pour se faire ouvrir. Regards en biais, silences appuyés. Pour nous, aucune importance, aucun intérêt, nous étions loin, forts, nous étions deux. J'ai pris mon courage à deux mains. Je suis redescendue sur terre la première.

— Comment je peux t'aider?

— Comment?

Sevim a fouillé dans sa veste.

Sa veste, je ne vous en avais pas parlé. Il la portait depuis la veille. Elle était aussi large que le pantalon, peut-être même plus. Avec une veste pareille, sûr qu'il était repéré par les vigiles des supermarchés, avant même d'avoir franchi la porte d'entrée. Dans les faux plis, les poches, les épaules, il y avait de quoi glisser tout un rayon de marchandises sans augmenter le volume.

D'une poche intérieure, ou peut-être de la doublure, de cette veste gigogne, il a sorti un paquet de gâteaux, un verre, un couteau, un short — je vous jure. Je n'en revenais pas. Mais aucun de ces objets n'était celui qu'il cherchait. Chaque fois, il le posait devant lui et continuait ses fouilles. Il a enfin sorti une carte, et j'ai compris que c'était ce qu'il cherchait, car il l'a mise de côté, et a rangé le reste.

Il l'a déployée entre nous, sur la marche inférieure. C'était une carte de la ville, ma ville, et sa banlieue. Il y avait des hachures, de grands traits noirs, sur tout un secteur.

— Tout ça, c'est fait, mon père n'y est pas!

Il restait de quoi s'occuper.

— Attends! J'ai réfléchi depuis hier.

Je l'ai interrompu. J'avais réfléchi en effet, et je trouvais qu'il était trop pessimiste, trop craintif. La fatigue, l'énervement, sans doute, d'être seul, si loin de chez lui.

— Pourquoi tu ne vas pas tout simplement t'expliquer, je ne sais pas, à la mairie, à la police même. Tu dis franchement ce qui t'est arrivé. Tu as fait des bêtises, mais tu cherches vraiment ton père, tu as vraiment besoin de le retrouver. Ils ne pourront pas te faire de mal, ce n'est pas possible. Ils seront obligés de t'aider...

Si tu veux, on y va ensemble, je connais des gens. Il y a une amie de ma mère, qui travaille dans un bureau de l'aide sociale. Elle est très sympa. Si tu veux...

J'ai continué à parler sur ma lancée, bêtement, car je ne savais plus comment m'arrêter, mais j'avais froid, j'avais froid dans le dos, partout. J'avais froid, car Sevim s'éloignait, et j'avais peur, car je ne voulais pas qu'il me laisse.

Il ne partait pas pour de bon, du moins pas encore, il n'avait pas bougé, ne s'était pas levé, pourtant je sentais qu'il n'était plus avec moi.

Je me suis tue. Je suis arrivée à m'arrêter de parler.

Lui, il avait sorti un briquet de ses poches miracles, et il l'allumait, éteignait, allumait...

J'ai cru que ça allait recommencer comme la veille. Je n'aurais pas supporté. Mais non, rien à voir. Quand j'ai enfin arrêté de parler, il n'a continué qu'un instant à jouer avec son briquet. Puis il l'a rangé. Il s'est tourné vers moi, et m'a pris la main. Son premier geste intime. C'était la journée des chauds et des froids. Il y a des jours comme ça.

— Tu as déjà rencontré un extraterrestre ?...

Question surprenante. Retour du froid. Je ne savais pas quoi répondre. D'ailleurs, fallait-il vraiment répondre, ou se moquait-il simplement de moi? Il ne m'a pas laissée hésiter plus longtemps.

— Les extraterrestres, ils ont un truc bien, c'est qu'ils sont différents, radicalement différents. Ils sont verts. Ils n'ont pas de cheveux. Ils ont la peau nue, ridée. Eventuellement, un long cou. On sait qu'ils viennent d'ailleurs, de très loin.

Mes mains étaient dans les siennes. Chaleur. Douceur. J'étais bien. Je n'osais pas trop bouger, pas trop chercher à comprendre, non plus.

— Cécilia, moi je ne suis pas vert, pas très différent de tes amis, pourtant je viens pour de bon d'une autre planète. Mon pays, c'est une autre planète. Tu l'oublies, je sais pourquoi : parce que tu oublies ma veste, mon pantalon, ma vie dans les poubelles... C'est gentil.., mais moi, je n'oublie pas. Impossible. Je sais que je viens d'ailleurs. Je sais d'où je viens. Personne ne peut m'aider, aucun adulte. S'ils se mêlent de mon histoire, ils vont causer des dégâts, à tous les coups. Tu comprends, je n'ai rien, je n'ai aucun papier, je ne suis pas en règle. Les adultes ne peuvent pas m'aider, en oubliant tout ça. Et ce que je crains le plus, c'est qu'en croyant m'aider, ils impliquent mon père. Pas question! Tu me comprends?

Il me regardait dans les yeux, il me cherchait. Il a réalisé que j'avais du mal à le suivre.

— Crois-moi, même si tu ne me comprends pas encore!

Il me tenait toujours les mains avec douceur, me communiquait sa confiance, celle que je lui avais permis de retrouver.

— Toi, tu peux m'aider. Toi, toute seule. Pas les autres... Si tu le veux.

\*\*\*

Je voulais l'aider, et ce soir-là, j'ai accepté de suivre son idée, mais en gardant les miennes. Je restais persuadée qu'il était trop méfiant, trop fier, trop... sauvage. Il n'était pas habitué à nos moeurs, il lui fallait le temps de s'y faire.

J'ai gardé mes idées dans la tête, mais j'ai foncé avec lui sans arrière-pensée. J'ai même bouleversé ma vie quotidienne.

Je retrouvais Sevim tous les soirs, à la sortie du collège, le quittais à l'heure du souper. Sans parler de mes journées libres que je passais, pour la plupart, tout entières avec lui.

Ma couverture était une copine. Je ne lui avais pas tout expliqué. Juste assez pour qu'elle accepte de m'aider. J'étais donc censée réviser avec elle cet examen qui me servait beaucoup.

En fait, je partais en voyage avec Sevim. Des voyages qui ne duraient pas longtemps. Dix minutes d'autobus, vingt tout au plus. Pourtant, pour moi, c'étaient de vrais voyages.

D'abord, parce que je n'avais jamais vu sous cet angle les quartiers tout proches dans lesquels nous pénétrions. Ensuite, parce que, durant les temps morts, Sevim me parlait de chez lui, de sa famille, de son pays, puis voulait que je lui raconte le mien. Enfin, parce que je continuais à planer, tellement j'étais bien, tellement j'aimais juste être assise à côté de lui, sentir sa présence, lui parler, l'écouter parler. Je planais de plus en plus haut.

Depuis, j'ai d'ailleurs appris que les planeurs grimpent progressivement en sachant se glisser dans les courants ascensionnels. Je me glissais dans les courants ascensionnels, avec toute mon envie de vivre et d'aimer.

Je disais qu'en peu de temps j'avais beaucoup changé. Pour vous donner une idée de l'ampleur de ces transformations, à ce moment-là, j'ai même cessé de faire la tête à mon frère et à mes parents.

En partie par intérêt, certes. Je m'absentais souvent. Je ne voulais pas qu'ils découvrent les raisons, mettent leur nez là-dedans, surtout le nez de mon frère. Mes sourires les endormaient, les détournaient de mon jardin secret.



Mais en partie également, parce que ça allait mieux dans ma tête, mieux avec les autres en général, mieux avec eux.

Comme je me l'étais promis, j'avais d'ailleurs discuté avec Sevim de ce fossé creusé entre ma famille et moi. Il ne m'avait pas ratée, pas caressée dans le sens du poil. Il m'avait répondu brutalement, brutalement, mais pas méchamment : « Ne pense pas qu'à toi! » Sans plus. Puis nous avons enchaîné sur autre chose.

Cette histoire me donnait des rides déjà, mais jolies.

Autre exemple : demander un service à quelqu'un. J'en étais incapable. Toujours de bons prétextes. La personne était trop sympa pour que je la dérange, ou bien, changement complet des décors, trop bête pour que je daigne m'adresser à elle.

Finies ces hésitations. Maintenant, j'osais aborder de vagues connaissances dans la rue, même quand elles ne m'étaient d'aucune utilité.

J'avais donc procuré à Sevim des habits passe-partout. Lui, d'abord, il n'en voulait pas. Il ne voyait pas mon aide de cette façon. Mais j'avais tenu bon, car je savais que j'avais raison. L'habit fait toujours le moine, et ce proverbe n'est ni chinois ni japonais.

Sevim pouvait désormais passer ses après-midi dans les supermarchés sans que les caméras clignotent. Mais il n'avait plus besoin d'y aller, plus besoin d'y perdre son temps.

Après souper, serviable comme jamais, je descendais la poubelle... Vous me suivez?

Dans la main droite, il y avait la poubelle. Sous le bras, un Tupperware. Sevim mangeait comme nous, ou presque, car, selon le menu, ce n'était pas toujours facile de sortir une portion supplémentaire. Je me débrouillais. Et j'avais même la clef du local, au cas où le gardien aurait déjà fermé.

Cette solution était idéale, et c'est pourquoi nous n'avions pas cherché un abri plus correct. D'ailleurs, j'avais visité; c'était très bien arrangé. Et puis, tant pis pour les apparences. C'était difficile, mais je commençais à négliger ces détails futiles.

\*\*\*

Il faut dire que, dans le genre réalité, j'étais gâtée.

La première cité que nous avons visitée restera marquée dans ma mémoire. Je dis cité, parce que je ne sais toujours pas comment l'appeler. Je connaissais : taudis, baraque, hutte pourquoi pas, bidonville, loin, très loin de chez nous. Ceci, je ne connaissais pas.

Pourtant, nous sommes descendus à la troisième station d'autobus, tout près donc de chez moi.

C'était au premier étage d'un vieil immeuble. A l'extérieur, rien ne le distinguait des autres bâtisses, tout aussi vieilles, du quartier. Je suis certaine que les voisins immédiats ignoraient ce qui se passait à côté de chez eux... ou du moins, pouvaient sans risque faire semblant.

Sevim, lui, avait appris qu'il fallait s'arrêter à cet endroit, et non à la porte d'après. Je ne sais toujours pas comment.

On entrait donc. On grimpait un large, mais quelconque escalier, et là, au premier étage, on sonnait à une porte semblable à celle de tous les appartements. Derrière, le décor changeait. Vieilles pierres, murs en dur, hauts plafonds, fini! Que du toc! Des parois en contreplaqué. Modèle réduit, maisons de poupées.

D'abord, une sorte de bureau de gardien de prison, table, chaise, armoire, téléphone, puis un long couloir, et des portes de chaque côté, comme dans un mauvais hôtel, l'annexe d'un mauvais hôtel. Derrière chaque porte, une petite chambre, avec des lits, plein de lits, rien que des lits, même au-dessus de la fenêtre, dans les chambres où il y en avait une vraie.

Sevim savait déjà tout ça. Il ne tiquait pas spécialement, ou du moins, ne le montrait pas.

Moi, je marchais comme un astronaute, sur du coton, avec la joie en moins, car il est des découvertes dont on se passerait.

Dans chaque chambre de deux sur trois ou quatre mètres, il y avait sept, huit personnes. Des hommes, bien sûr. Jeunes, plus âgés, qu'importe. Des hommes, c'est tout.

Ils jouaient aux cartes, ils buvaient du thé, dormaient, écoutaient de la musique, faisaient tout ce qu'on peut faire, dans la vie normale, lorsqu'on a la place qu'il faut.

Ils avaient les mêmes yeux que Sevim. La même envie de vivre dedans, avec un fond de tristesse et de nostalgie. Un cocktail à faire exploser un monde.

Mais rien n'explorerait ce jour-là, ni le lendemain.

Nous avons parcouru toutes les chambres, une par une, accompagnés par le patron en personne, appelé à la rescousse par le gardien.

Explication. Nous étions collégiens et menions une enquête.

L'idée géniale — sans complexe — était de moi.

Un prof nous serinait avec ses exposés sur des sujets de la vie quotidienne, sur les grands problèmes de notre société. J'avais proposé.

Enchanté, il avait accepté sans hésiter. Il m'avait même donné une super lettre d'introduction, jolie écriture, style approprié, avec des signatures et des tampons officiels partout. Je la montrais systématiquement. Cela ne marchait pas toujours. Pour tout dire, même rarement. Mais, ce jour-là, le patron était ravi.

A mon avis, il avait la conscience tout aussi lourdement chargée que le portefeuille par cette activité de « marchand de sommeil », et notre visite, qui n'avait tout de même rien de trop dangereux — nous n'étions ni flics, ni même journalistes —, notre visite lui permettait de se dédouaner.

D'ailleurs, il n'arrêtait pas d'insister sur les commodités offertes. Des W.C. au fond du couloir, avec l'eau courante. L'électricité dans chaque chambre.

Il avait une tête très sympa. L'oncle qui pense toujours aux enfants, et a des bonbons plein les poches.

Mais la sympathie s'arrêtait aux apparences. Tous mes repères s'envolaient. Je regardais. J'écoutais. Je faisais semblant de prendre des notes.

J'avais envie de pleurer.

Je n'ai pourtant pas pleuré. Surtout par respect pour Sevim. Il souffrait plus que moi. Tous ces adultes gênés, surpris dans leur intimité, gauches, agacés ou craintifs, dont nous croisions parfois les regards, presque par inadvertance, pouvaient être son père.

Ils étaient comme nus devant nous. Bien sûr, le patron ne frappait pas avant d'entrer, ouvrait les portes à la volée. Dans l'embrasure, les gestes s'arrêtaient. Une photo instantanée. Un reportage, au fond du couloir.

J'étais là pour aider Sevim. Pas pour pleurer à sa place.

J'ai donc fait comme lui, redressé la tête, planté mon regard droit devant moi.

Ensemble, nous avons tenu le choc jusqu'au bout, supporté le patron à l'extrême. Il voulait même nous inviter chez lui, un rafraîchissement.

Il ne fallait tout de même pas exagérer. Nous nous sommes excusés poliment.

Nous ne nous parlions pas, nous ne nous regardions pas, nos mains ne se touchaient pas, pourtant jamais nous n'avions été aussi proches.

Après ce que nous venions de voir, il n'y avait plus de cinéma possible entre nous. Je savais les humiliations que pouvait subir son père, donc ses propres humiliations. Il savait le genre d'individu que recélait mon pays, au vu et au su de tous, malgré les apparences. Désormais, nous n'avions plus rien à nous cacher.

Nous étions sur le trottoir de l'immeuble, nous marchions sans but, nous nous éloignons, histoire de justifier notre refus de l'invitation du patron.

Sevim a sorti sa carte de la poche, un stylo. Sans s'arrêter de marcher, il a hachuré un secteur supplémentaire. Car des cités de ce genre, il n'y en a qu'une par secteur. Encore heureux.

— Une de plus pour rien!

Il esquissait un pâle sourire. C'était juste histoire de dire quelque chose.

— Tu sais, un jour, j’aimerais connaître ton pays!

Il m’a regardée avec une lueur de doute, un millième de seconde. Puis il a compris que je ne plaisantais pas.

— Un jour tu pourras, j’en suis sûr, un jour tu pourras.

Il ne me regardait plus en disant cela. Il marchait devant moi, plus vite. Je ne savais pas ce qu’il pensait vraiment, ce qu’il fallait comprendre.

Il y avait une boîte sur le trottoir, une grande boîte qui devait servir de poubelle, vide. Il l’a attaquée. Il a foncé dessus carrément, comme un malade. Il lui a donné un coup de pied à se casser la cheville. La boîte est partie, a roulé dans un vacarme de catastrophe. Il a sauté, en poussant un cri et en se retournant vers moi. Il avait changé de visage. Comme ces clowns, au cirque, qui passent leur main sur leur figure triste, et à mesure que la main descend, le rire prend la place. Il avait quitté ses traits tendus, pour un rire éclatant qui découvrait ses dents pointues.

— On va faire la fête! Tu veux? On va faire la fête!

Je ne pouvais pas résister quand il était comme ça. Je le voyais rire, et j’avais envie de rire avec lui.

On était en avance. La visite s’était déroulée au pas de course, et ce n’était pas plus mal.

— Viens!

Je savais où il m’entraînait.

\*\*\*

Chaque année, à la fin de l’été, la fête foraine s’installait pour quinze jours dans notre ville.

Quand j’étais plus jeune, j’aimais la foire. J’y allais avec mes parents, et même une fois, je m’en souviens très bien, seule avec mon frère.

Depuis deux ans, je ne voulais plus y mettre les pieds.

Pourtant, ce jour-là, avec Sevim, je n’ai pas hésité. Ce n’était plus pareil.

Nous avons essayé tous les manèges, surtout les plus fous. Nous en avons besoin. Sevim avait des places gratuites plein les poches.

— Tu vois la grande roue, là-bas ?... Si elle tourne et si elle tient droit, c’est un peu grâce à moi!

Il gonflait le torse, prenait l’air fanfaron, pour rire.

— Grâce à toi?

— Eh oui, mademoiselle! Je travaille, moi. J’ai aidé les forains à monter les manèges. Ça ne paye pas beaucoup, mais au moins, on peut s’amuser aujourd’hui.

J’étais fière de lui. Dans le train fantôme, j’ai fait semblant d’avoir très peur, et j’ai posé ma tête sur son épaule. Ma tête qui tournait un peu. Pas seulement à cause d’une quelconque attraction. Même au repos, entre

deux manèges, j'oubliais de toucher terre. J'étais saouïe d'un trop-plein d'émotions diverses, qu'il n'était pas question de nommer, ce n'était pas le moment.

J'ai tout de même trouvé le moyen de regarder l'heure et de quitter Sevim dans les délais. Il eût été trop bête de se faire éliminer maintenant.

Je siffle très mal. Je n'ai jamais su siffler. Je suis néanmoins revenue chez moi en sifflant, car je ne craignais plus rien et plus personne.

J'étais heureuse. Pour la première fois depuis si longtemps, que c'était un peu comme une vraie première fois.

Heureuse, mais au moment de m'endormir, je me suis mise à pleurer. Cette fois, je n'ai pas pu, ou pas voulu, me retenir.

Malgré mon bonheur tout neuf, je n'avais pas oublié la cité, son patron, tous ces hommes humiliés, cette expérience d'une détresse, d'une solitude, que je n'avais jamais imaginées.

\*\*\*\*\*

Les jours qui suivirent furent une marche exténuante, la traversée d'un paysage varié, mais toujours sinistre et désolé, une traversée ponctuée d'étapes d'une douceur d'oasis.

Nous visitions, au gré des informations recueillies par Sevim je ne sais où, un jour un hôtel tout à fait quelconque, pignon sur rue, genre pension de famille, mais le dernier étage, « sortie de secours » sur l'arrière, justifiait le détour.

Le lendemain, nous pénétrions dans un quartier visiblement mal famé, au point que Sevim m'obligeait à me déguiser en garçon avant de m'y entraîner.

Il y eut aussi cette suite de garages dans un quartier résidentiel, propre, coquet, dont nous ne pûmes cette fois jamais approcher, tenus à l'écart par un vigile et ses chiens. Notre lettre d'introduction n'intéressait pas l'un, et encore moins les autres.

Le décor changeait presque tous les jours, mais, au centre, se retrouvaient toujours les mêmes acteurs maladroits, que seul Sevim osait encore dévisager, car, moi, n'ayant personne à reconnaître, j'avais décidé, peut-être un peu lâchement, de rester sur le pas de la porte et de regarder mes pieds.

Je traversais mon désert accrochée aux basques de Sevim, et ne vivais plus que pour la douceur des étapes.

Ces moments de pause, nous nous les offrions n'importe où. Nous profitions du temps mort d'un trajet en autocar, et nous nous isolions alors sur la banquette la moins offerte aux regards. Nous nous tassions, nous nous enfoncions dans les fauteuils, le plus souvent peu moelleux, au point d'être persuadés que les autres ne pouvaient plus nous voir. D'ailleurs, ce n'était pas une simple illusion. Ils ne pouvaient réellement plus nous voir. Nous en eûmes la confirmation le jour où une dame, à l'assise particulièrement large, faillit s'asseoir sur nous et nous étouffer l'un et l'autre. Nous avons réagi à temps, évité le pire, mais dû descendre au prochain arrêt, car pas moyen de cesser de rire et la dame commençait à se vexer.

Mais le lieu que nous préférions pour nous retrouver seul à seul, celui que nous rejoignons vite fait, dès qu'une visite moins éloignée ou vite expédiée nous en laissait le temps, c'était un café banalement nommé « Bar des Sports ».

\*\*\*

Des cafés, nous avons eu l'occasion d'en visiter plusieurs au hasard de nos expéditions. C'était le seul où nous nous sentions bien. Il était bruyant, plein de jeunes qui passaient leurs nerfs sur les flippers et faisaient hurler le juke-box, d'ouvriers de tous âges qui se relayaient au comptoir. Mais ici, aucun regard ne semblait remarquer notre différence. Nous étions un couple comme les autres.

Un couple comme les autres, pour moi jusqu'à présent, c'était une évidence. Une évidence qui vola en éclats, deuxième blessure cruelle. Les avertissements n'avaient pourtant pas manqué. Si je n'avais pas été si naïve, j'aurais pu amortir le choc. Sevim également aurait pu l'amortir, d'ailleurs. Il voyait venir. Je crois même qu'il essaya doucement de me mettre au parfum. Mais j'étais si loin de cette réalité que ses timides sous-entendus n'eurent aucun effet.

Parfois, les conversations s'arrêtaient pendant que nous cherchions une place, ou c'étaient juste quelques regards accrochés qui créaient le malaise. Mais je n'avais pas l'habitude de fréquenter les cafés. Je mettais donc ma gêne sur le compte de cette inexpérience.

Puis, il y eut ce café où, carrément, le patron ne vint jamais nous servir. Il fallut ça pour m'ouvrir pour de bon les yeux. La gifle. En plus, moi, bien sûr, je ne compris pas immédiatement. Je faisais gentiment des signes discrets pour attirer l'attention du patron. Sevim me semblait bien nerveux.

— Viens, il ne me plaît pas ce café! Je n'aime pas les lustres.

Lui, il avait saisi. Moi, bouchée à l'émeri...

— Mais non, pourquoi? Monsieur, s'il vous plaît!

J'appelai très fort, très distinctement cette fois.

Le patron m'a regardée.

Il me regardait et continuait à essuyer son verre, le même verre depuis un quart d'heure.

La haine, personnellement, je ne la connaissais pas. Je n'avais jamais eu à l'affronter. Je l'avais vue, factice, composée de toutes pièces, magnifiquement interprétée, dans les regards de certains acteurs, à la télé ou au cinéma. Là, elle était pour de vrai, rien que pour moi, pour moi et Sevim.

Je m'étais dressée, la main levée, pour appeler. J'ai plié sous le choc, me suis voûtée, comme lorsqu'on reçoit un coup bas, un coup dans le ventre.

Il ne nous servirait pas, il ne nous servirait jamais, parce que j'osais venir m'asseoir dans son café avec un étranger. Pas n'importe quel étranger. Un « bronzé », comme ils disent, je le sais maintenant, même chez les gens soi-disant bien.

La vérité m'explosait dans les mains comme une grenade avec laquelle j'aurais innocemment joué.

Après la surprise et la douleur du choc, je me suis redressée. J'étais prête à faire un scandale. Quand on ose me provoquer ainsi, je ne sais plus me retenir.

Heureusement, Sevim m'a fait taire, m'a entraînée dehors. J'étais trop énervée pour qu'il sorte quelque chose de valable de ma réaction à ce moment-là.

J'ai gambergé toute la nuit.

— Sevim, des gars comme celui-là, il faut leur dire ce que l'on pense, même si on a l'impression que ça ne sert à rien. Sinon, on est foutu... Demain, ils iront plus loin. Ils te frapperont. Ils nous frapperont.

Il était d'accord. Je n'avais pas besoin de chercher à le convaincre.

— Mais si tu t'énerves, si tu perds ton sang-froid, ils te mettront encore plus bas.

Je lui ai souri. J'ai pris sa main et je l'ai embrassée.

A ce moment-là, bizarrement juste à ce moment-là, j'ai commencé à me rendre compte que j'étais tout bêtement amoureuse.

Aïe! Je n'ai bien sûr rien dit.

\*\*\*

Donc, le café où nous avons élu domicile, celui qui remplaçait notre banc du jardin public dans le rôle de l'île déserte, n'avait rien à voir avec les autres cafés pourris.

Nous nous enfoncions dans son vacarme et sa cohue comme dans un doux brouillard qui nous isolait du monde. Nous nous asseyions, et ça ne ratait pas, c'était magique, la brume se déchirait, le soleil perçait au-dessus de nous, rien que pour nous.

L'été dernier, j'étais en Allemagne chez une correspondante. Elle habitait près d'un lac, et un matin nous étions parties en promenade sur une barque. Elle avait l'habitude, elle ramait très bien. Rapidement, nous nous étions enfoncées dans le brouillard qui montait à la surface des eaux, si épais que nous nous voyions à peine l'une l'autre. Alors le phénomène s'était produit. Un rayon de soleil avait déchiré la brume, puis déroulé un étroit ruban tout autour de nous. Nous voyions le ciel bleu pâle, mais pas la côte pourtant proche. Un voile blanc, épais et doux, s'enfonçait sous notre barque, nous cachait même la surface de l'eau. C'était fantastique.

Avec Sevim, c'était d'autant plus fantastique que nous n'étions pas en barque sur un lac, juste assis au fond d'un café enfumé. Enfumé... voilà peut-être l'explication.

A peine assis, servis — jus de fruit et coca-cola —, dès que se dégageait notre coin de ciel bleu réservé, nous reprenions notre récit croisé



où nous l'avions laissé la veille ou quelques jours plus tôt. Nous nous racontions pêle-mêle souvenirs, espoirs, coups de coeur, et même, timidement, quelques vilains secrets.

— Tu sais, chez moi, Cécilia, les manèges de la foire, ils ne sont pas tous aussi beaux que les tiens. Dans mon village, il en passe encore avec un homme qui court au milieu, et pousse. C'est lui qui fait tourner les nacelles. Vrai. Le patron, dans sa cabine, ne le fouette pas lorsqu'il ralentit, mais c'est tout comme. S'il ralentit trop souvent, s'il ne fait pas l'affaire, demain un autre le remplacera.

Chez moi, il y a ça dans mon village, et en ville, des manèges peut-être plus modernes que les tiens.

C'est mon pays. Il est ainsi. Tout et rien. Tout pour les uns; rien pour les autres. Tu verras quand tu visiteras... C'est vrai, tu veux vraiment visiter?...

Il est très beau, mon pays. Excuse-moi, mais peut-être plus beau que le tien. Il suffirait de trois fois rien pour que moi, mon père, mes oncles, nous puissions tous y vivre en paix... Trois fois rien pour que ma mère y vive encore, pour t'accueillir avec les honneurs.

D'ailleurs, si tu venais, même maintenant, tu aurais droit aux honneurs. Je dirais : « C'est mon amie, elle m'a aidé, elle a été très gentille avec moi », et tout le monde se mettrait en quatre. On tuerait le mouton pour toi. Tu aurais droit aux meilleurs morceaux. Je les choiserais pour toi.

Ce que je te dis, nous le ferions sans hésiter. Seulement voilà, si tu venais aujourd'hui, après ton départ, le mouton tué, le mouton mangé, nous resterions des mois sans retrouver la saveur de la viande. Car la viande, c'est pour la fête, et la fête passée, il faut l'oublier. Je ne te dis pas ça pour me faire plaindre, tu le comprends. Je te le dis parce que c'est la vérité vraie et j'ai confiance en toi.

Nous sommes un pays pauvre.

Non, nous sommes un pays riche, avec des gens pauvres.

Comment peut-il y avoir tant de gens pauvres dans un pays riche? Je n'ai pas encore tout compris. J'apprends!

Je cherche ce que vous avez et que nous n'avons pas. Ce que vous avez de plus que nous, qui fait qu'aujourd'hui, c'est toi qui m'habilles, me portes à manger, me tiens par la main pour chercher mon père.

— Qu'est-ce que tu racontes? Nous n'avons rien de plus que vous! Je t'aide parce que tu es dans mon pays. Si j'étais dans le tien, ce serait le contraire.

— Tu y crois à ce que tu dis là? Si tu étais dans mon pays, tu n'aurais pas besoin de moi. Tu ne me regarderais même pas. Ton père me donnerait une pièce pour que je garde sa voiture, et toi, tu ne me regarderais même pas.

— Pourquoi tu es si dur?

— Ce n'est pas moi qui suis dur. C'est la vie qui est dure... Mais, je ne te reproche rien! Tu me crois? Je cherche ce que vous avez et que nous n'avons pas...

L'intelligence? Vous êtes plus intelligents? Il n'y a pas longtemps, j'en étais persuadé. C'était l'explication la plus simple. J'apprends. Depuis que je fréquente ton pays, j'ai beaucoup appris. Chez toi, il y a des gens intelligents, mais il y a aussi, excuse-moi, de sacrés idiots, j'ai eu l'occasion de m'en apercevoir, et ils vivent aussi bien que les autres, beaucoup mieux que certains malins de chez nous. Alors, l'intelligence...

Peut-être le climat? Pourquoi pas? Mais chez moi, ce n'est pas le désert. Nous avons de l'eau partout, toute l'année. Même quand il fait chaud à tomber, quand il n'a pas plu depuis des mois, l'eau coule, vient de la montagne, passe dans tous les champs. D'ailleurs, beaucoup de villages, de lieux-dits, ont le mot « source » dans leur nom. Ce n'est donc pas l'eau qui nous manque. Nous ne sommes pas pauvres à cause du climat.

Alors?

Je cherche et je ne trouve pas. Mais tous les jours, je vois le résultat. Il doit bien y avoir une cause.

\*\*\*

Sevim me parlait souvent ainsi, très sérieusement. Il me demandait même mon avis. Il était bien le premier à s'imaginer que je puisse avoir un avis sur des sujets pareils.

Au début, j'ai été surprise, je ne peux pas le nier. Je ne m'étais encore jamais aperçue que ces sujets qui-ne-sont-pas-de-notre-âge pouvaient me concerner, encore moins m'intéresser. Sauf peut-être à l'école, mais alors, j'étais obligée, et mon opinion n'était que pour la frime.

Là, Sevim m'interpellait. Il me mettait au pied du mur. Et, tout compte fait, j'avais bien mon opinion sur les questions qu'il me soumettait. Une opinion qui valait celle des autres, surtout celle des adultes. Je n'avais ni à avoir honte, ni à douter de moi.

Par exemple, sa mère était morte faute de soins, donc faute de médicaments. Je ne comprenais pas pourquoi nous avions, nous, une armoire si pleine de comprimés de toutes les couleurs que mon père devait parfois, pour faire le vide et par précaution, jeter des boîtes entières dans les waters, puis tirer la chasse. Pourquoi?

Question idiote peut-être, naïve. Je devinais les sourires des spécialistes. Mais Sevim, lui, ne souriait pas. C'était bien l'essentiel. Je dois dire que je ne me contentais pas de donner ainsi mon avis dans nos conversations en tête à tête. J'allais loin, vite, depuis que j'avais laissé tomber mes poupées.

Je n'avais pas digéré notre expulsion du café de l'autre fêlé. J'en avais parlé avec des amis, des camarades de classe. Une avait fait « Bof! » mais ce fut la seule. Donc beaucoup moins que prévu. Ils étaient tous scandalisés, comme moi. Il y en avait même qui savaient depuis longtemps que ceci existait, connaissaient certains moyens de mettre le holà.

Je n'étais plus seule. Même sans être assise en face de Sevim, je n'étais plus seule.

\*\*\*

— Ça y est! A cause de toi, j'ai la prof d'histoire sur le dos!

Je riais. C'était idiot. Se mettre un prof à dos une année d'examen, il n'y a rien de marrant. Pourtant je riais, effectivement et sans me forcer, assise en face de Sevim, sa main dans ma main et vice versa, dans notre coin de ciel bleu réservé.

— Je n'y suis pour rien. Ce n'est pas de ma faute. Si tu savais ce qu'elle a dit...

Sevim ne souriait pas. Il ne supportait pas le romantisme. Il ne voulait pas que je fasse pour lui, à cause de lui, quoi que ce soit d'inutile qui mette ma tranquillité en péril.

Il avait raison. J'avais beau parfois grommeler dans mon menton, faute de barbe, il avait raison. S'il ne m'avait pas tenu ainsi la bride serrée, avec mon caractère, j'étais capable de me prendre pour Jeanne d'Arc, et de bouter, à moi seule, toutes les injustices hors de France, comme elle le fit des Anglais... avant de se faire griller.

— Ma prof, elle a dit que le tiers-monde — toi, tu es le tiers-monde, c'est comme ça qu'on t'appelle, que cela te plaise ou non —, vous êtes des peuples jeunes! Tu ne savais pas pourquoi vous crevez de faim. Tu cherches, tu apprends. Elle, elle a tout compris, elle t'explique. Vous crevez de faim parce que vous êtes des peuples jeunes. Vous avez encore les féodaux, tout ça. Nous, on a éliminé depuis longtemps. Révolutions de toutes sortes, politiques, industrielles. On a beaucoup souffert, mais maintenant ça va mieux. Alors vous, faites pareil, et ne venez pas nous enquiquiner avec vos problèmes avant d'avoir parcouru tout ce cycle. Rendez-vous dans deux ou trois cents ans. Des famines ?... Ce n'est pas nouveau. Nous aussi, on est passés par là. On a beaucoup donné. Même qu'en plus et en même temps, on avait droit à la peste, au choléra, toutes ces grandes épidémies. Vous, c'est déjà moins grave. Vous mourrez peut-être de faim, mais —grâce à nous d'ailleurs — en bonne santé.

Elle nous a dit tout ça. Je résume un peu. Je marque le trait. Mais je t'assure, je ne déforme pas la pensée...

J'ai explosé.

Bien sûr, je ne savais pas quoi répondre. Je n'avais pas d'arguments, ou trop peu. Juste la certitude qu'elle délirait complètement. Le XXI<sup>e</sup> siècle, il est pour tout le monde. Pourquoi aurions-nous le droit d'en profiter et pas vous ?...

Je te promets, j'ai essayé de parler sans m'énerver, de discuter entre gens raisonnables, j'ai essayé de placer mes tout-petits, tout légers arguments. Mais elle, elle a pincé les lèvres, elle a pris son air dégoûté. La même tête que si elle avait trouvé une mouche dans sa soupe. La mouche, c'était moi qui venais mettre mes pattes sales dans son raisonnement tout propre.

Cette mimique a fait déborder le vase. Je lui ai dit... Je ne sais plus exactement ce que je lui ai dit. J'espère qu'il n'y avait pas de gros mots dedans, sinon ce sera encore plus dur à récupérer. En tout cas, je lui ai dit ce que j'avais à lui dire, et puis je suis sortie, sans permission, ni rien... Voilà! Tu m'en veux pas trop?

Je regardais Sevim dans les yeux avec plein de douceurs dans les miens.

J'ai les yeux marron, mais très clairs, couleur de miel. C'est bien simple, en moi, la couleur de mes yeux, c'est ce que je préfère. C'est même la seule chose que j'aime. En plus, je sais m'en servir. Sevim n'a pas fait un pli. Il a craqué. Je n'en ai pas l'air comme ça, mais j'assume.

Il m'a dit : « Tu es folle! », mais en souriant et en me caressant le visage.

Il a des mains rêches. Il n'a pas des mains d'enfant. Il râpe. Mais je m'en fiche, car le geste, lui, est très doux.

\*\*\*

Sur notre lac, peut-être sans nous en rendre compte — peut-être seulement —, nous partions de plus en plus loin du rivage. Nous nous enfoncions dans notre rêve. Dangereusement.

\*\*\*

— J'aime mon pays, Sevim. Autant que tu aimes le tien. Pas de la même manière, mais autant. Ça ne fait pas longtemps que je m'en rends compte. Je crois que c'est, tout bêtement, depuis que je découvre avec toi le revers de sa médaille. C'est difficile à expliquer. Je l'aime maintenant que je sais qu'il faut le défendre contre des gars comme le marchand de sommeil ou l'autre patron de café cinglé. C'est difficile. Je n'arrive pas à tout te dire...

En tout cas, si on se marie, je veux bien aller un peu chez toi, mais pas tout le temps...

Et j'ai éclaté de rire.

Sevim est entré dans le jeu. Sevim entrait aussitôt dans tous mes jeux, et en plus, il en inventait d'autres qu'il me faisait partager. C'est peut-être ça l'amour. En tout cas, si c'est ça, c'est très bien.

— Oh, doucement! Si on se marie, il faut d'abord que mon père rencontre le tien, et discute ton prix.

— Mon prix ?... C'est dégueulasse! Je ne suis pas à vendre!

— Proteste pas! C'est l'usage. Il faut respecter! A mon avis, tu vaux.., trois moutons, même trois.., beaux moutons.

— Je vais te mettre une claque!

— Mon père va venir. Il va amener chez toi les trois moutons, plus quelques poulets pour faire bon poids...

— Arrête!

Je n'en pouvais plus. On riait tellement que, malgré le vacarme du café, on arrivait à se faire remarquer. Des têtes se tournaient vers nous, mais gentiment.

Je n'en pouvais plus, car j'imaginai ma mère, ouvrant la porte du palier, et découvrant les trois moutons « Bêee! Bêee! », des crottes sur la moquette de l'entrée, et les poulets qui sautent sur le meuble du téléphone.

— On se mariera en secret. Tu veux, Sevim? Ce sera plus simple.

Mais Sevim ne riait pas longtemps sur ces sujets. Chaque fois, ses yeux semblaient se voiler, comme si une sorte de raz de marée intérieur emportait sa gaieté, l'arrachait à nos plaisanteries de gamins. Il ne redevenait pas sérieux pour autant. Il continuait à sourire, à rire même. Mais maintenant, je savais lire la différence, et il le comprenait.

— Ce n'est pas rigolo un mariage chez nous. Ce n'est pas rigolo, mais pour l'instant, il n'y a pas moyen de faire autrement. Chez nous, on ne s'appartient pas. On ne s'appartient pas encore. On appartient à tout un tas de monde. A la famille. A l'Etat. A Dieu. Ce ne sont pas les propriétaires qui manquent. Mais le plus urgent n'est pas de mettre en l'air tous ces propriétaires. Ce serait impossible. Le plus urgent est ailleurs. Le plus urgent, c'est de ne plus mendier notre pain.

C'était souvent comme ça avec Sevim. Il passait sans transition de l'éclat de rire à la réflexion la plus sérieuse.

Je commençais à m'adapter à ces dents de scie, à les trouver tout à fait normales. Je faisais même comme lui, interrompais un baiser passionné pour lui expliquer :

— J'aime mon pays et je m'en suis aperçue depuis peu. Je te l'ai dit. Tu comprends, avant, j'avais l'impression que mon pays, il était comme ça depuis toujours, sans l'intervention de qui que ce soit. Maintenant j'ai compris que des gens se sont battus pour qu'il soit comme il est. Ils nous tendent le témoin, à nous, les jeunes, pour qu'on continue. Si on ne le saisit

pas, ce sont les autres pourris qui feront leur loi, nous tireront des siècles en arrière.

Et je me collais à nouveau contre lui, et l'embrassais de plus belle. Le pauvre, il n'y comprenait peut-être rien, mais en tout cas, il n'avait pas l'air malheureux.

\*\*\*

Nous nous embrassions dans l'obscurité du couloir d'entrée de mon immeuble. L'entrée, côté garage à mobylettes, côté poubelles, côté appartements à Sevim. Pas l'entrée côté officiel.

Nous ne nous embrassions pas que là. Les autres lieux n'étaient pas interdits aux baisers. Mais disons que c'était l'endroit le plus pratique. Nous étions sûrs de pouvoir nous embrasser tranquillement, nous occuper l'un de l'autre sans regard indiscret, sympathique ou non.

J'aimais les baisers de Sevim. Logique, sinon je n'aurais pas continué. Ce n'était pas le genre besogneux, le genre il faut s'embrasser parce que ça se fait quand on s'aime. Non. Ils sont atroces, ces baisers-là. A choisir, autant apprendre à nager le crawl, deux mouvements sans sortir la tête de l'eau et sans respirer. C'est pareil, aussi désagréable, mais au moins ça sert à quelque chose.

Non, Sevim, il m'embrassait partout et me parlait en même temps, me caressait. C'était doux. J'étais aussi bien dans ses bras, que sur les genoux de mon père, plus petite, beaucoup plus petite, quand il me racontait une histoire en me caressant les cheveux.

Dehors, il pouvait faire froid, le vent souffler, le loup m'attendre, tapi dans la neige. Tant pis pour lui.

Bien sûr, Sevim ne me racontait pas l'histoire du Petit Chaperon Rouge. Je crois même qu'il ne la connaissait pas. Mais avec ses mots, il m'entraînait tout aussi loin, me faisait tout autant rêver.

\*\*\*

— Tu sais, dans mon pays, je suis prince !...

Il éclatait de rire en disant cela, alors bien sûr, je riais aussi. Mais je savais qu'il ne plaisantait pas, qu'il me disait la vérité, qu'il était même fier de cette vérité.

Il m'avait déjà montré une photo, prise lors d'une fête. Son grand-père paraissait sur un cheval magnifique, fusil d'un côté, poignard de l'autre. Le regard semblait un peu las, mais la photo, ancienne, avait peut-être nécessité un temps de pose, capable de décourager même le plus fier guerrier.

— Il vit encore, mon grand-père. On vient le voir de tous les villages à l'entour. Il rend la justice... (Sevim ajouta, avec une moue indéchiffrable.) Avant, il rendait la justice. Maintenant, il la propose. Ceux qui ne sont pas d'accord, ceux qui contestent, vont en ville. Mais ils sont rares. En ville, avec un poulet, ils ne s'en sortent pas, et bien sûr, la justice n'est pas mieux rendue.

— Il est riche alors, ton grand-père!

— Sûrement pas! Riche, il ne l'a jamais été. Du moins pas riche comme certains le sont aujourd'hui. Il n'a pas la télé, pas de grosse voiture, pas même de piscine, pourtant il a toujours fait très chaud chez nous.

— Tu es bête!

— Puissant, certainement! Peut-être même heureux... Mais c'était il y a longtemps. Un temps que je n'ai jamais connu, ni même mon père...

Avant, notre tribu ne vivait pas dans les montagnes. Nous possédions de bonnes terres dans la plaine. Des étrangers sont venus, mieux armés, plus rusés. Mon grand-père s'est battu. Ou peut-être pas mon grand-père. Il était trop jeune. Il faut remonter encore plus loin. Son père. C'est pareil... Ils ont tout perdu. Ils n'ont gardé que le titre.

Je ne comprenais pas tout ce qu'il me disait. Normal, ce genre d'histoire ne s'apprend pas à l'école. Ou je n'avais peut-être pas écouté. Mais je hochais la tête tout au long de son récit, d'accord avec lui, prise par la même émotion.

— Alors tu seras prince aussi? Tu hériteras ce titre?

J'insistais lourdement. Je m'y voyais déjà, assise à côté de mon petit Saint Louis, rendant la justice sous son chêne...

Y a-t-il des chênes dans son pays?... La question restera sans réponse, je n'ai pas osé la poser.

— Je suis déjà prince! J'ai déjà hérité!

En disant cela, Sevim semblait hésiter. Dans ses yeux, j'ai eu le temps de lire qu'il pouvait aussi bien s'échapper, fuir cette confession dans un éclat de rire, ou aller jusqu'au bout et m'avouer sérieusement ce qu'il ressentait.

— Je suis prince, parce que plus jamais je ne me laisserai humilier!

Il avait choisi. Pas de pirouette-éclat de rire pour s'échapper. Il me faisait désormais assez confiance pour aller jusqu'au bout de ses aveux. J'étais fière, de lui, de moi, de nous deux réunis.

Il a baissé la tête, ses lèvres ont continué à bouger, à envoyer des sons jusqu'à mes oreilles, mais je n'y comprenais plus rien.

... فلا تحزن على قدمي  
من الأشواك ...  
... لأجمل ضفة أمشي ...  
... فإمّا يهتريء نعلو  
أضع رمشي  
نعم .. رمشي !  
ولا أقفُ  
ولا أهفو إلى نوم وأرتجف  
لأن سرير من ناموا  
بمنتصف الطريق ..  
(\* كخشبة النعش ! ...)

(\* « Chant pour les hommes », de Mahmoud Darwich.

C'était ce qu'il venait de dire. Je n'avais pas plus compris que vous en ce moment. Pourtant j'avais la chair de poule. C'était joli. Malgré l'obstacle de la langue, l'émotion était passée, par les inflexions de la voix, par le rythme des phrases. Sevim venait de me réciter un poème dans la langue de son pays, certainement la langue de son pays.

Je dis réciter. Non, je n'aime pas ce mot. Il fait école, musique du genre « gnagnagna... gnagnagna ». Sevim ne m'avait rien récité. Il m'avait murmuré une chanson composée pour moi.

— Tu veux que je traduise?

Je n'ai bien sûr pas osé dire non, de peur de le vexer, pourtant j'étais certaine d'avoir déjà compris tout ce qu'il voulait me dire.

— Ce n'est pas un poète de mon pays, mais sa langue est aussi la mienne. Le jour où, à l'école, je suis tombé sur ce poème, je l'ai appris par coeur. C'est juste un morceau.

« Ne plaignez pas mes pieds  
Que l'épine ensanglante...  
Je marche vers le plus beau rivage...



Si je n'ai plus de semelles  
Je marcherai sur mes cils  
Qu'importe le sommeil  
Je tremble en pensant aux morts endormis à mi-chemin... »

C'était aussi joli que je l'avais supposé. Je l'ai dit à Sevim.

\*\*\*

Un qui aurait été plié de rire en me voyant ainsi savourer des poèmes dont je ne comprenais pas un mot, c'était mon frère.

Ensemble, nous nous moquions de tout et de tout le monde. Rien, ni personne n'y échappait. Surtout pas les grands sentiments, grands problèmes, gens trop sérieux.

Depuis, j'avais changé, et lui, il me regardait avec un drôle d'air. Il avait compris que quelque chose s'était passé. Il savait que la copine chez qui je révisais, c'était du vent. Ce genre de prétexte marche avec des adultes occupés par leurs problèmes quotidiens. Pas avec un frère. Surtout quand il a le nez du mien.

Il n'osait tout de même pas me suivre, et ce qui m'arrivait réellement était trop loin de tout ce qu'il pouvait imaginer dans sa petite tête. Alors, il était perplexe. Il me regardait en douce, me parlait peu, m'évitait même.

Domage, juste au moment où, moi, j'avais envie de parler, communiquer, partager, où j'étais prête à me raconter sans fausse honte et sans retenue, prête à porter sur mes frêles épaules tous les problèmes de la terre, et même les petits soucis de mon frère.

Mais ses rebuffades ne ternissaient pas longtemps mon bonheur tout neuf. Mes joies et mes espoirs, j'aurais été capable de les raconter à ma table de nuit. Néanmoins, je ne fus jamais obligée d'en arriver à cette extrémité. J'avais mieux, j'avais mon chien. Un partenaire autrement humain qu'une table de nuit.

Le soir, je le laissais grimper sur mon lit, Il était surpris, car ce n'était pas mon habitude, mais pas longtemps. Il ne se faisait pas prier. Il se mettait en boule, tout contre moi, levait le museau, et m'écoutait, les yeux attentifs, ne perdait pas un mot.

Je lui chuchotais tout ce qui m'était encore arrivé d'extraordinaire dans la journée. Il participait comme un grand, tirait la langue, poussait parfois de petits soupirs. Plus je parlais, ajoutais des détails, plus son intérêt, son attention croissait, au point qu'il avait de la peine à contenir son excitation. Il se laissait même parfois aller à un petit jappement, vite censuré. Pas question d'aboyer à cette heure tardive.

Je faisais semblant de prendre pour argent comptant son attention soutenue, mais, bien sûr, la vraie raison, je la connaissais. Il attendait tout

bêtement son sucre, le morceau qui clôturait la soirée-confession, et l'envoyait se coucher au pied du lit avant que j'éteigne la lumière.

Je jouais pourtant le jeu sans broncher. J'étais si bien dans ma nouvelle peau que même cette attention atrocement intéressée ne pouvait troubler mon plaisir de revivre en les racontant les moments les plus forts de la journée écoulée.

Même qu'un soir, il — il s'appelle Lutin, j'avais oublié de vous donner son nom, je suis nulle pour les présentations — même qu'un soir donc, Lutin a carrément aboyé, tellement je le faisais attendre, le mettais au supplice.

C'était au soir de notre fameuse journée entière à la campagne.

\*\*\*\*\*

Cette journée entière à la campagne, c'était une idée de Sevim. Il était en manque de nature, d'herbe, de grand air.

— Je crois que je n'ai pas vu une seule fois la lune depuis que je suis dans ta ville! Tu te rends compte? Les rares fois où il n'y a pas de nuages, c'est un immeuble qui la cache au bon moment!

Possible. Je vous avouerais que, pour ma part, le soir, je m'inquiétais rarement de la lune. Je trouvais même qu'il exagérait un peu. Voulant malgré tout l'aider, je lui proposais une promenade dans le parc; une compensation, en quelque sorte.

— Ça fait longtemps que nous n'y sommes plus allés, non?

Il rit.

— Tu as déjà passé une nuit entière avec des bêtes? Vaches, chèvres... Seul avec elles. Sur un plateau pelé... Des buissons, mais pas un arbre. Tu te blottis comme tu peux contre un rocher, mais le vent te fouette. Tu l'entends comme s'il était une présence, comme s'il existait vraiment, en chair et en os, si je peux dire. Dans le ciel, il y a tant d'étoiles que, même sans lune, tu y vois assez clair. Tu connais tout ça?

Non, bien sûr, je ne connaissais pas. J'avais même l'air fine, moi, avec mon parc et ses canards, même pas sauvages.

Je n'ai donc pas insisté, et j'ai laissé Sevim organiser sa journée entière à la campagne.

\*\*\*

Selon un plan minutieusement mis au point, une amie est venue me chercher, chez moi, sous la fenêtre, en vélo. Elle avait tout ce qu'il faut pour une journée à la campagne, panier, K-way au cas où, carte routière coincée sur le guidon, chapeau. Elle avait mis le paquet.

Grand signe à la fenêtre. « Ne bouge pas, j'arrive! » J'ai embrassé mes parents, du moins simplement ma mère, venue en délégation et encore bien endormie, car l'aube venait à peine de poindre à l'horizon. Cette jolie expression pour dire qu'il était très tôt, car, en fait, de là où j'habite, on ne voit jamais l'horizon.

Donc, nous avons sorti le grand jeu pour être crédibles.

Nous avons grimpé sur nos vélos, petit geste de la main plein d'émotion vers la maman, et nous sommes parties...

Passé le premier pâté de maisons, sorties du champ de vision des fenêtres familiales, Sevim nous attendait.

Il avait également un vélo. Il m'avait assuré qu'il en trouverait un. J'espère qu'il ne l'avait pas volé, mais s'il l'avait fait, c'était plutôt chez un

antiquaire que chez un marchand de cycles. Je ne voulus pas être trop regardante; ce n'était pas le moment.

Nous avons embrassé la copine. Nous n'avions plus besoin d'elle. Nous l'avons laissée partir de son côté. Peut-être est-elle retournée se coucher? Aucune importance.

Egoïstes ?... Non, nous n'étions pas égoïstes. Nous étions simplement heureux.

Sevim pédalait comme un malade. Moi, vingt mètres derrière, je ramais.

« La sortie », qu'il disait. « D'abord trouver la sortie! Je ralentirai quand j'aurai trouvé la sortie. »

Il voulait quitter la ville au plus vite. D'accord! Mais moi, à cette heure matinale, avec juste dans le ventre un vague café au lait, qui ne savait pas trop s'il voulait sagement y rester, ou retourner dans son bol, j'avais du mal à être à la hauteur de l'exploit.

D'ailleurs, de temps en temps, pour ne pas me perdre définitivement de vue, Sevim était bien obligé de s'arrêter et de m'attendre, en prenant l'air de faire autre chose.

Pour sortir de la ville, nous avons mis, peut-être pas des heures et des heures, mais très longtemps en tout cas, au point que je ne pouvais même plus compter.

Je commençais à désespérer, à maudire Sevim et ses idées, quand la campagne nous est tombée dessus sans prévenir.

Un dernier immeuble, et puis, crac, plus rien, un champ, de l'herbe, au fond à droite, un bosquet. Nous glissions sur une légère pente, et, en nous retournant, nous ne voyions même plus le dernier immeuble.

Comme promis, Sevim a ralenti. Il ne pédalait plus, s'était redressé sur son vélo. Arrivé tout en bas, à la fin de la pente, il s'est arrêté pour de bon. Il a jeté le vélo dans le fossé, a grimpé sur le talus, s'est assis sous un arbre et m'a regardée venir.

Moi qui étais morte, crevée, sur le point de tout abandonner, vélo, Sevim, panier, et rentrer en stop, en cinq secondes, le temps de lever la tête, j'avais oublié mes malheurs.

L'herbe était verte. Il y avait un soleil éclatant. Pendant que nous pédalions comme des fous pour fuir ce qui était devenu notre vie quotidienne, il avait eu le temps de grimper et s'était réchauffé. C'est bien simple, c'était la première fois de ma vie qu'il faisait aussi beau, et nous avions eu le flair de choisir juste ce jour-là pour une balade en campagne.

J'ai laissé tomber mon vélo sur celui de Sevim. Il m'a tendu la main, et j'ai grimpé sur le talus à côté de lui.

Sevim était rayonnant. Un visage doux, détendu, jeune, très jeune. J'avais oublié cette première impression d'avoir affaire à un garçon plus jeune que moi. Je la retrouvais avec certitude.

Il s'est allongé complètement sur le dos, la tête dans l'herbe, la tête enfoncée dans l'herbe haute. Je ne voyais même plus son visage.

— Tu es fou! Il doit y avoir plein de bêtes, là-dedans. Des araignées, peut-être des serpents... Tu es fou!

Rien que d'en parler, d'imaginer, j'avais déjà des frissons. Je commençais même à me gratter.

La campagne, je dois l'avouer, ce n'était pas mon fort. Je connaissais certes, mais jusque-là, plutôt par ouï-dire. J'étais une vraie citadine. Des champs à perte de vue,... bof! Alors qu'une rue bruyante, noire de monde, avec, au printemps, l'odeur de l'essence qui vous tourne la tête... un régal!

Tout le contraire de Sevim. J'avais commencé à me douter de son aversion pour le bitume et le béton. J'avais même remarqué qu'il paniquait parfois, quand nous étions perdus dans la foule. Ses yeux s'affolaient, cherchaient des repères solides, au milieu de tous ces visages anonymes et changeants. Si j'avais, jusque-là, cru deviner ce qu'il n'aimait pas, au cours de cette journée à la campagne, j'ai par contre découvert avec certitude son milieu naturel, celui où il baignait comme un poisson dans son eau.

En attendant, n'empêche qu'il était toujours couché de tout son long, la tête dans l'herbe, et qu'il ne bougeait pas.

— Hé !... Tu m'entends ?... Reste pas comme ça !...

Je le secouai.

— Approche-toi !...

Là, c'était lui qui venait enfin de me répondre.

— Viens! Ecoute-moi!

Il parlait tout doucement. Il n'avait pas bougé d'un poil, gardait sa tête enfouie dans l'herbe. Je ne voyais toujours pas son visage.

— Pourquoi? Mais qu'est-ce que tu veux?

Je ne comprenais pas où il voulait en venir.

— Approche-toi, Cécilia!

J'hésitais, car je savais qu'il était farceur... Je me suis malgré tout avancée, j'ai approché ma tête de la sienne, au point que les plus hautes herbes me frôlaient aussi.

— Je t'aime!

Un murmure, mais je l'avais bel et bien entendu.

— Je t'aime!

Il l'a même répété encore une fois pour m'ôter le dernier doute.

Je ne m'attendais vraiment pas à celle-là. Je ne bougeais plus, j'essayais de réaliser, mais il ne m'en a pas laissé le temps. Il s'est redressé d'un seul coup, comme un fou dont on ouvre la boîte, comme un de ces jouets montés sur ressort. En prime, il avait pris son air de clown. C'était parti, il allait faire l'imbécile.

Je savais pourquoi. Son aveu lui avait coûté et maintenant, il essayait de masquer sa gêne.

Je le connaissais, le comprenais, le devinais si bien que, parfois, j'avais du mal à me remettre dans la tête qu'il était né à des milliers de kilomètres de chez moi, dans un pays dont les moeurs sont aussi éloignées des nôtres que celles des Papous.

Il s'est lancé dans une série de roulades et de cabrioles dans l'herbe du talus. Chaque fois qu'il se redressait, achevait un mouvement, il s'écriait : « Je l'aime! », avec des variantes, du genre : « C'est elle! Elle... Veaux, vaches, c'est Cécilia que j'aime! Araignées, serpents! » Il y mettait l'intonation, la mimique.

D'abord, j'ai été un peu déçue, presque fâchée.

C'est vrai, dans le genre déclaration, j'aurais préféré quelque chose qui reste plus romantique, plus intime. Sans aller jusqu'aux violons, au moins un aveu avec les manières et quelques mots doux. Et doux, il savait l'être...

Mais j'avais beau me forcer, je n'ai pas pu rester longtemps fâchée. Entre nous, son aveu, avec les formes ou non, il me l'avait bel et bien fait. «Je t'aime », il me l'avait dit, deux fois même, au cas où je n'aurais pas entendu la première.

Alors je n'ai pas résisté plus longtemps à ses singeries. Surtout que quand il s'y mettait, il était impayable. Il ne faisait rien de spécial. C'était même banal, bête, je l'accorde au premier venu. Mais il avait le truc, et moi je craquais.

J'ai donc commencé à rire, rire. Moitié pour ce qu'il faisait, moitié à cause de l'état second dans lequel je me trouvais après ses aveux, moitié enfin, pour faire bon poids, à cause du temps merveilleux et de l'odeur de l'herbe.

Je riais... Je n'avais plus ri comme ça depuis le temps des farces avec mon frère. Une éternité.

Je riais tellement que je me suis laissée aller dans l'herbe moi aussi, la tête dans l'herbe, malgré les araignées et autres bestioles encore plus dangereuses. J'ai fermé les yeux. J'avais la sensation délicieuse de flotter, d'être emportée.

A la mer, j'adore ça. Je vais le plus loin possible, je fais la planche, et j'attends le choc de la première vague. Je n'ouvre les yeux à nouveau, longtemps après, que lorsque je ne peux plus respirer, à cause de l'eau dans le nez, même dans les oreilles, bien que je respire rarement par là.

La tête dans l'herbe, cette fois, j'étais emportée par une force naturelle bien plus puissante qu'une vague. Pour que moi, Cécilia, je mette la tête dans l'herbe, et volontairement, il fallait une force naturelle du genre tornade.

Bien sûr, la tête dans l'herbe, je ne voyais désormais plus rien. Surtout qu'en outre je fermais les yeux.

Je ne riais plus, non plus, ou juste dans ma tête. J'entendais les cris de Sevim, son souffle qui se faisait court, le bruit sourd de son corps chutant dans l'herbe et la terre molle. Je flottais, emportée comme Ophélie — Gérard de Nerval, page 135 du livre de lecture suivie —, mais en moins morte.

J'ai flotté un bon moment comme ça, jusqu'à ce que je réalise tout à coup que quelque chose n'allait plus, n'était pas aux normes.

Le silence, voilà ce qui n'allait pas, voilà ce qui était arrivé!

Je n'entendais plus rien. Plus de cris, plus de souffle, même court, plus de bruits sourds de chutes.

Le temps que je fasse la relation entre ce silence subit et les acrobaties risquées de Sevim, j'ai perdu de longues et précieuses secondes.

Puis l'éclair, la certitude qu'il était tombé dans le fossé, s'était tordu le cou, était peut-être mort, et je me suis redressée, aussi vite que lui tout à l'heure, mais moi sans rigoler. Je crois même que j'ai crié, lancé comme un appel de détresse : « Sevim! »

Sevim, il n'allait pas très bien, mais il n'était pas dans le fossé. Il était assis dans l'herbe et n'osait plus bouger. Les yeux exorbités, il fixait une vache qui, elle, tranquille, avait passé sa tête au-dessus de la haie et broutait un arbuste.

Sur le coup, je n'ai bien sûr pas compris que c'était cette brave vache qui le mettait dans un état pareil. Elle était imposante certes, mais c'était une vache, un point c'est tout.

Eh bien non, je me trompais, il fallait mettre un point à la ligne.

Des vaches comme celle-ci, il n'y en avait pas chez lui. Les vaches, chez lui, elles sont « normales » et font à peu près le quart de notre modèle. Alors, il a pris peur, il a cru à l'apparition d'une espèce inconnue. Je l'écoutais s'expliquer, s'excuser. Je pouffais, discrètement d'abord, puis je me suis carrément écroulée dans l'herbe, morte de rire.

Un vrai paysan comme lui, effrayé par une vache ! ... La meilleure! Je ne me moquais pas méchamment, mais je me moquais quand même, et il haussait les épaules, faisait semblant de le prendre à la légère, mais il était vexé.

J'étais vache. C'était le cas de le dire. Mais j'ai très bien fait d'en profiter un peu, car désormais, c'était terminé. Plus d'occasion de me moquer, bien au contraire. La différence entre ma campagne et la sienne avalée et assimilée, il m'a promenée à son bras comme une novice tout au long de la journée.

Comment peut-on connaître ainsi la moindre imbécile d'herbe, surtout à des milliers de kilomètres de chez soi? Je veux bien que notre planète soit la même un peu partout. Nous marchons tous à l'oxygène. Mais tout de même, il y a de sacrées différences. Pluies, chaleur, relief... Eh bien non, ou du moins pas tant que ça.

Il est entré dans un champ. Il prenait des risques, mais il l'a fait. Il a ramassé un truc qui poussait là et qu'il avait repéré. Il l'a grossièrement épluché et me l'a fait goûter. Il ne connaissait pas son nom en français, et je ne le connaîtrais donc moi-même peut-être jamais, mais c'était délicieux. Un peu le goût de la framboise, sans en avoir la couleur, et encore moins l'aspect, de près ou de loin. Chez lui, sa mère le faisait cuire, le préparait. Bien sûr, ce devait être encore meilleur. Mais même là, tout cru, si j'avais osé renvoyer Sevim dans le champ clôturé, j'en aurais bien repris.

C'était parti pour la journée. Il me faisait découvrir « ma » campagne. Un comble.

D'ailleurs, ce qu'il me faisait découvrir ne ressemblait plus à ma campagne, n'avait même plus rien à voir avec elle. Plus rien à voir avec ce paysage monotone et sans odeur que nous voyions défiler à travers les vitres arrière de la voiture quand nous nous promenions avec Papa-Maman. Une seule preuve, s'il en fallait une. Avec Papa-Maman, jamais nous n'avions croisé un seul animal. Pas le moindre être vivant, à part d'autres familles de bipèdes désoeuvrés comme la nôtre. A croire que nous traversions un désert de verdure.

Avec Sevim, outre les araignées et les serpents imaginaires, nous avons surpris, dans le désordre : un écureuil. Il était magnifique, un pelage d'un roux éclatant et des yeux franchement étonnés. Une perdrix, ou peut-être un faisan, je ne fais pas la différence. En tout cas, il avait plein de couleurs, ce n'était donc pas un corbeau. Je continue dans le désordre : un lézard vert, un gros. Un mulot, je le sais, j'ai regardé le soir dans le dictionnaire illustré.

C'est que chaque fois que nous apercevions un de ces animaux, Sevim me donnait sans hésiter —et peut-être sans se tromper, mais là je suis mauvais juge —, me donnait son nom dans une langue qui m'était tout à fait étrangère. Alors bien sûr, pour savoir vraiment le nom de l'animal, il fallait que j'y mette du mien.

Ce n'était plus une promenade en campagne. C'était l'arche de Noé, la visite du zoo de Vincennes, avec les cages en moins.

J'étais comme Alice au pays des merveilles. Une enfant étonnée. J'en avais bien besoin après les événements des dernières semaines.

Nous arrivions sans bruit sur nos vélos. Nous tombions dans l'intimité des animaux comme si nous étions de la famille.

Après le mulot et le lézard vert, il y eut le troupeau de moutons avec deux ou trois chèvres, dont une qui était incroyable. Elle avait des mamelles si pleines que les pis frottaient par terre. Elle bêlait, elle faisait pitié.

Sevim a tout de suite compris, n'a pas hésité.

— Il faut la traire! Mais qu'est-ce qu'il fait le patron?



Il a laissé le vélo. Il est entré dans le champ. Il est revenu car il lui manquait un récipient. Il a pris une boîte en plastique dans notre panoplie.

La chèvre avait tout compris elle aussi, et elle était tout à fait d'accord. Elle s'est même avancée vers Sevim, qui lui parlait, la rassurait, dans une langue que, normalement, à moins d'avoir voyagé dans sa jeunesse, elle ne devait pas connaître.

Aucune importance. Elle s'est calmée, n'a plus bougé. Sevim a glissé le récipient sous ses mamelles. Il a collé le front sur son flanc, commencé à traire. Elle a juste fait « Bée! » encore une fois, mais sans bouger d'un poil.

Le spectacle valait le coup d'oeil. J'appréciais.

C'est alors que le patron est arrivé. Il avait l'air d'apprécier beaucoup moins. J'ai tout de suite compris que c'était le patron. J'ai voulu crier pour avertir Sevim. Je n'ai pas eu le temps. Il est tombé sur lui comme un sauvage. J'ai juste pu fermer les yeux, penser : « Le rêve était trop beau! »

Quand je les ai rouverts, il ne s'était rien passé. Du moins pas ce que j'avais imaginé, pas ce que j'avais craint.

Le patron était accroupi à côté de Sevim. Il le regardait traire. Il discutait avec lui.

C'était un gars blond, aux cheveux filasses. Pas de notre âge, beaucoup plus vieux que nous, largement la trentaine. Il avait des bottes en caoutchouc qui lui arrivaient jusqu'aux genoux, et il m'a serré la main en me froissant au moins deux ou trois articulations. C'était le genre de gars que je n'avais pas du tout l'habitude de fréquenter. Pourtant, il valait le détour et la découverte.

Il était patron, si l'on veut, mais pas vraiment non plus. Il nous a expliqué. Il travaillait pour un autre et au bout d'un certain nombre d'années, une partie du domaine serait peut-être à lui. C'était dur. Il avait besoin d'aide, mais il n'avait pas les moyens de se la payer. Il nous a raconté tout ça, entre autres, en nous promenant dans son camion, au gré de sa tournée dans les différents coins de sa terre. Une estafette toute déglinguée. Nous avons rangé les vélos à l'arrière.

Mine de rien, l'après-midi tirait déjà sur sa fin. Avec ces histoires de mulots, lézards verts et fruits exotiques cueillis dans les champs, nous ne l'avions pas vue passer, cette sacrée journée entière à la campagne. Et maintenant, avec notre nouveau copain, au lieu de s'éteindre tranquillement, elle rebondissait.

Dans l'étable, c'était rigolo, chaque vache avait son nom sur la porte en bois de l'enclos, comme les stars sur leur fauteuil. Il y en avait même une qui s'appelait Clémence. J'étais écroulée. C'était le prénom de ma prof d'Histoire-Géo... Si..., celle du tiers-monde, peuple jeune.

Le gars, il avait aussi des cochons. Mais eux, ils sont atroces. Quand nous sommes arrivés, ils avaient faim, ils faisaient un boucan de tous les diables, ils tendaient leur museau vers nous, ils auraient mangé n'importe

quoi..., nous, par exemple. D'ailleurs, le patron nous a raconté que là où il travaillait avant, un collègue s'était accidentellement laissé enfermer avec les cochons. Le matin, ils l'avaient retrouvé mort, à moitié dévoré...

J'ai fait la grimace. Je regardais les cochons et j'imaginai la scène. Dégueulasse.

Mais était-ce vrai? Sevim et son tout nouvel ami étaient bien capables de me faire marcher. Je vérifierai. Un cochon affamé, affamé mais domestique, peut-il dévorer un être humain? Je vérifierai. Mais même s'ils se moquaient de moi, je ne leur en voulais pas.

Edouard nous a offert un goûter phénoménal.

Oui, il s'appelait Edouard. Ce prénom ne lui allait pas du tout, mais s'il y a une chose dont nous ne sommes pas responsables, c'est bien notre prénom.

C'était un goûter tardif, mais Edouard avait insisté.

Il n'était pas marié. Il vivait avec sa mère. Elle était d'un âge déjà bien avancé. Elle a fait tout le service. A petits pas, mais elle l'a fait toute seule. Nous étions assis. Nous n'avions pas le droit de bouger.

Nous étions dans la cuisine, installés de chaque côté d'une longue table en bois brut. Aux murs, il y avait des tableaux atroces, genre Angélus, et le calendrier des PTT avec un dessin animé de la télé.

Sous la table, Sevim me faisait du pied.

J'avais envie de rire. Je ne pouvais pas lui dire pourquoi. Mais il comprenait très bien.

Nous étions un peu comme mari et femme, invités chez des amis. Surtout qu'en prime, la mère insistait lourdement. Elle nous cajolait, nous faisait des oeillades, comme si nous étions en voyage de noce.

— Vous allez très bien ensemble! Vous aurez de très beaux enfants!

Elle l'a répété plusieurs fois. Elle m'a même glissé dans l'oreille une confidence :

— Comme moi et mon mari... Nous étions comme vous...

J'ai dû attendre le prochain passage pour avoir la suite. Elle amenait le lait chaud.

— Blond et brun! Comme nous l'étions... Ça donne de jolis enfants!

Par politesse, je voulais rester sérieuse, mais je regardais Edouard, puis Sevim, qui avait tout entendu et suivi ma pensée. Je me suis enfoncé une tartine de beurre dans la bouche pour limiter les dégâts.

Dans le genre beau bébé, on faisait mieux qu'Edouard, mais en tout cas, il était super.

— Laissez!

Discrètement, il nous a fait comprendre que nous ne devons pas faire trop attention à ce que disait sa mère. C'était surtout quand elle se rappelait son mari qu'elle perdait un peu les pédales. Et nous lui rappelions

son mari, elle et son mari, il y a longtemps, au début, lorsque c'était le mieux.

La pendule a sonné.

«Bong! Bong! »

Un son paisible.

Nous savions qu'il était tard. Nous le savions d'autant plus que la pendule nous le rappelait encore.

Pourtant, couple en visite chez des amis, des voisins, superbement reçus, les pieds discrètement mêlés sous la table, nous n'avions pas envie de bouger, pas envie de rompre le charme.

\*\*\*

La pendule a eu le temps de sonner encore deux fois.

C'est Edouard qui nous a reconduits. Toujours dans son estafette. A notre demande, il nous a laissés à l'endroit où nous avons quitté la copine ce matin.

Ce matin? Quel matin? Le matin de quel jour?

Sevim m'a embrassée tendrement, puis est parti de son côté. Ma mère m'attendait peut-être; nous ne pouvions pas courir le risque de rentrer ensemble.

En rangeant le vélo dans ma cave, je ne suis pas tombée sur ma mère, mais sur le gardien. Il m'a regardée sans vouloir vraiment me dire bonsoir le premier, un peu comme s'il se méfiait de moi.

Alors, avec le plus gentil sourire et sans même me forcer, j'ai fait :

— Bonsoir, monsieur Landrieux!

— Bonsoir, mademoiselle Ambert, m'a-t-il répondu sans tarder, très vite, comme s'il voulait que j'oublie son hésitation.

Il était un peu servile, surtout avec les gens classés bon genre et sans problème, et nous en faisons encore partie, je veux dire, mes parents, ma famille. Mais le temps d'un regard croisé, il avait également découvert que j'étais devenue une agréable jeune fille. Je le pensais sans me vanter. Plus rien à voir avec la gamine revêche qu'il avait surprise un jour dans des circonstances bizarres. Dans sa tête, en finissant de ranger ses poubelles, il s'était même dit, j'en mettrais ma main au feu : « Mademoiselle Ambert est devenue charmante. Elle se fait femme! » Et son regard n'était pas le premier dans lequel je lisais ce constat.

J'étais heureuse bien sûr. Pleinement heureuse.

Pourtant, quand notre barque s'est échouée, quelques jours plus tard, le coup ne m'a pas surprise, si ce n'est par sa violence.

Au coeur du bonheur, je le sentais venir.

\*\*\*\*\*

Il faisait déjà nuit quand notre histoire s'est terminée. Pas depuis longtemps, mais il faisait déjà nuit. Il faut dire que les journées étaient de plus en plus courtes. Nous allions à grands pas vers l'hiver. De plus, nous nous étions attardés chez un ami de Sevim. Oui, il avait maintenant au moins un ami. Nous étions restés chez lui beaucoup plus longtemps que de coutume.

Je n'irais pas jusqu'à croire que nous pressentions pour ce soir la fin de l'histoire. Nous n'avions pas prolongé volontairement notre soirée pour cette raison-là. Par contre, malgré notre bonheur d'être ensemble, nous sentions notre barque dériver, et cette sensation nous perturbait souvent, provoquait des sortes d'actes manqués.

Quand nous sommes arrivés à la passerelle, il faisait donc déjà nuit noire et la route était déserte, car les derniers travailleurs, écoliers, passants étaient rentrés depuis longtemps. C'était une banale passerelle métallique, réservée aux piétons, mais comme il n'y avait que deux marches d'un côté et deux de l'autre, les vélos, les mobylettes et même les motos l'empruntaient aussi. Elle franchissait une ligne de chemin de fer creusée en contrebas, une vieille ligne industrielle, dont l'activité avait cessé. Heureusement qu'elle était là, cette passerelle, sinon c'était un détour de plusieurs kilomètres pour regagner le centre-ville.

Sevim me tenait par l'épaule. Nous étions en retard, mais nous ne nous pressions pas. Nous marchions sans parler. De plus en plus souvent, nous nous tenions ainsi, serrés l'un contre l'autre, tendrement, mais sans parler, comme si nous avions le sentiment de devoir faire bloc contre une menace inconnue. Nous venions de nous engager sur la passerelle, et nos pas résonnaient sur le sol en métal...

Mais nos pas ne pouvaient pas faire tout ce bruit.

Nous avons levé la tête.

Sevim ne m'a pas lâchée, n'a pas bougé son bras, ses mains. Il a continué à marcher à notre rythme, mais contre moi, j'ai senti son corps se raidir.

Ils étaient trois. Ils avaient de gros souliers. C'est pourquoi leurs pas étaient si sonores.

Je savais quels jeunes de ma ville portent ce genre de souliers. Sevim était tout nouveau, mais certainement, le savait déjà aussi.

« Ne panique pas! » Dans ma tête, j'ai dit ça.

Sevim a pressé sa main sur mon épaule dans un geste qui voulait certainement dire la même chose.

De toute façon, nous étions déjà au tiers de la passerelle. Plus moyen de battre en retraite.

La passerelle était très pratique, mais étroite. Juste le passage de deux personnes de front. Elle était tout à fait rudimentaire. Au sol, des plaques pleines, mais sur les côtés, des rambardes basses et ajourées. Aucune sécurité.

Nous avons continué à marcher vers eux comme des automates.

Eux, je les distinguais assez bien maintenant, car ils étaient entrés dans le champ du maigre lampadaire qui marquait le milieu du pont. Ils étaient comme je les avais imaginés, comme je les avais craints. Pantalons militaires avec des poches sur les côtés, blousons, cheveux ras. Ils marchaient toujours vers nous, mais avaient beaucoup ralenti. Ils nous observaient intensément. Je le devinais, le sentais.

- Continue, Cécilia! Fais comme s'ils n'existaient pas!

Sevim s'était décidé à parler. Il avait une voix froide, neutre, dans laquelle ne perçait aucune émotion. Une voix que je ne lui connaissais pas.

— Ne les regarde pas!

Il allait s'effacer, continuer à marcher, les croiser sans les regarder, en se poussant avec moi contre un côté de la passerelle pour les laisser passer de l'autre.

Comme si de rien n'était. Comme si nous croisions un quidam à une heure de grand mouvement. Comme — je devinais sa tactique —, comme lorsqu'on rencontre un chien agressif qui montre les crocs et aboie vers vous. Passer sans le regarder, sans le défier, car en fait il a peur, et le moindre geste, regard, lui semblerait un défi contre lequel il serait obligé de réagir. Passer comme s'il n'existait pas... pour le rassurer.

Mais cette tactique marche peut-être avec les chiens hargneux; pas avec les hommes enragés.

— Oh, mais c'est bien ça! C'en est bien un! Où vous allez comme ça?

Pour comprendre ces mots, je n'avais plus besoin d'un dessin.

L'un des trois types s'était mis du côté où nous voulions passer, nous fermait la route.

— Où vous allez comme ça, les amoureux?

La phrase était banale, gentille même dans ses mots... Les amoureux... Mais le ton et le contexte ne risquaient pas de créer l'illusion.

A partir de ce moment-là, j'ai cessé de penser, j'ai cessé d'être capable d'analyser quoi que ce soit. J'étais glacée d'effroi. Le mot n'est pas trop fort. Mes gestes n'avaient même plus rien à voir avec moi. Ils m'étaient dictés par la terreur qui m'avait envahie, m'occupait tout entière. J'ai commencé à reculer. J'aurais pu tourner le dos et partir en courant, ou aussi bien me jeter dans le vide, ou encore m'affaler sur place, me recroqueviller sans réaction.

Je n'étais plus moi. J'étais ma peur, venue de loin, profond, je ne sais d'où.

Sevim a compris et m'a empoignée par le bras, violemment. Il m'a certainement fait mal, mais je ne l'ai pas senti.

— Ne bouge pas! Reste derrière moi! Qu'est-ce que vous voulez? Laissez-nous passer!

Sa voix était encore plus blanche que tout à l'heure, encore plus neutre, froide.

Les trois se mirent à ricaner bêtement.

Nous distinguons mal leurs visages, car le lampadaire était déjà dans leurs dos. Ils étaient peut-être dans leur état normal, mais en tout cas, ils avaient bu. Ils n'arrivaient pas à rester vraiment immobiles. Ils semblaient danser d'une jambe sur l'autre, comme quelqu'un de très fatigué qui veut à tout prix rester éveillé.

— Tu passeras si tu veux, mais à quatre pattes, petit salaud! A quatre pattes! Ça t'apprendra à piquer nos femmes.

Il riait franchement celui qui avait trouvé ça. Il riait de sa découverte, de son idée géniale.

Les autres aussi ont ri, un moment après, dès qu'ils eurent compris.

— Toi et ta poufiasse, vous allez passer à quatre pattes... Pas autrement!

Tant de violence. Je ne pouvais pas reprendre le dessus. Pas moyen de maîtriser ma peur. J'étais hors circuit, incapable de la moindre réaction raisonnée.

Autour de nous, il n'y avait pas un bruit. Juste des lumières lointaines. Sur notre plate-forme suspendue dans le vide, nous étions à la merci de ces trois imbéciles, saouls d'alcool peut-être, mais pas seulement d'alcool.

Comme Sevim n'obéissait pas, celui qui avait déjà parlé, qui avait eu l'idée géniale, s'est avancé, a tendu son bras. Il voulait le poser sur la tête de Sevim, l'obliger à se baisser.

Sevim était toujours devant moi, me tenait, ou plutôt gardait le contact avec moi, d'une main dans son dos. Il s'est effacé, a évité le bras tendu. Avec moi dans son dos, il a voulu reculer, se mettre hors de portée. L'autre ne lui en a pas laissé le temps. Il l'a attrapé par les cheveux, à pleine main.

- A genoux!

Sevim a commencé à plier, à se courber vers le sol. Mais au moment où l'autre croyait visiblement avoir gagné la partie, Sevim a trouvé la ressource de lui expédier un violent coup de poing dans le bas-ventre, et c'est le loubard qui s'est retrouvé à genoux, le visage sur le métal de la passerelle.

Chez les deux acolytes, il y eut comme du flottement. Ils ne s'attendaient pas à ce genre de réaction.

— Va! m'a dit Sevim. Cours! On se retrouvera chez le copain. Cours!

J'ai fait quelques pas, mais je n'arrivais pas vraiment à bouger.

— Cours! Fais-le pour moi! Si tu restes, je ne peux rien faire!

Il me criait ces mots, sans me regarder bien sûr. Il faisait face aux autres, les fixait, les surveillait. Il reculait toujours, mais à petits pas.

De toute façon, les autres ne savaient pas trop quoi faire pour l'instant. Celui que Sevim avait blessé était apparemment le chef. Ils étaient déboussolés. Surtout, aucun des deux n'avait envie de se lancer le premier à la charge.

Sevim était comme un chat, poils dressés, toutes griffes dehors, qui tient en respect deux molosses. Car ils faisaient chacun deux fois sa taille.

— Sauve-toi Cécilia! Va prévenir les copains!

Il m'a carrément poussée et j'ai commencé à m'éloigner de quelques mètres. Mais je ne pouvais pas aller plus loin. Je ne pouvais pas partir. C'était impossible.

Alors le raciste-en-chef s'est relevé. D'une main, il continuait à se tenir, se frotter le bas-ventre, mais dans l'autre, il avait un couteau.

Je regardais ce couteau avec des yeux horrifiés. Je ne voyais que lui. Il devenait immense, captait et renvoyait toute la lumière du lampadaire. Le type le tenait à bout de bras, et il avançait, les jambes légèrement pliées, comme les professionnels au cinéma.

Il était fou de rage, capable de contrôler son bras tendu et armé, mais ça s'arrêtait là. Il bavait, tremblait, les yeux lui sortaient de la tête comme dans les bandes dessinées, mais là, ça ne faisait pas rire.

En le voyant ainsi, un de ses collègues a même pris peur, compris que la farce tournait au tragique, dépassait les bornes. Il a voulu s'interposer, calmer son chef, arrêter les frais. Il s'est pris une gifle, un revers de la main en pleine figure. Il s'est écrasé.

Le raciste-en-chef s'avançait vers Sevim dans sa position de combat, en marmonnant des suites de mots incompréhensibles, mais qui ne pouvaient être que des insultes. D'un seul coup, il s'est jeté en avant, a bondi sur Sevim dans un assaut brutal, mais ridicule et incontrôlé, que Sevim n'eut aucun mal à éviter en s'écartant d'un saut. Emporté par son élan, cet idiot n'a même pas pu maîtriser sa course et, non content de rater son coup, il s'est affalé de tout son long, presque à mes pieds.

Il s'est relevé aussitôt, encore plus fou de colère que l'instant d'avant. Un paquet de haine à l'état brut.

Sevim était cette fois en mauvaise posture. Coincé entre ce fou d'un côté et ses deux comparses de l'autre, il était le dos à la rambarde, plutôt le dos dans le vide.

Les deux autres ne semblaient pas vouloir attaquer Sevim, mais ils ne risquaient pas de le laisser s'échapper, encore moins bien sûr de le défendre.

— Toi, j'aurai ta peau! Toi, j'aurai ta peau! Tu vas payer!

Je comprenais cette fois ce que cet imbécile sifflait entre ses dents.

Il était devant moi. A deux pas de moi. Il me tournait le dos. Je pouvais me jeter sur lui pour aider Sevim. Malgré ma peur, j'étais prête à le faire. Je le dis sans vouloir me faire mousser après coup. A quoi cela me servirait-il maintenant? J'étais prête à me jeter sur lui. Je n'en ai pas eu le temps.

Il a foncé encore une fois sur Sevim comme un malade, le couteau en avant, et encore une fois, Sevim a pu l'éviter sans problème en se jetant de côté. Mais cette fois, toujours emporté par sa course, l'autre ne s'est pas bêtement affalé par terre. Il a heurté la rambarde. Il l'a heurtée de face avec son ventre et commencé à basculer dans le vide.

Sa première réaction fut ridicule malgré le tragique de la situation. Il s'est mis à battre des bras comme si ce geste allait l'aider à se redresser. On aurait même cru qu'il espérait carrément s'envoler. Puis, voyant que bien sûr il ne se redressait pas, il a lâché son couteau qui est tombé dans le vide et cherché désespérément une prise pour s'agripper.

Il était trop tard.

Il a continué à basculer et ce fut comme si tout son corps suivait lentement la chute du couteau.

Les deux autres voyous et moi, nous étions trop loin pour tenter quoi que ce soit. Figés dans notre dernière attitude avant le dénouement du drame, les yeux écarquillés, nous suivions son basculement inexorable. Sevim fut le seul à pouvoir tenter quelque chose. D'un geste réflexe, il a attrapé un pied, mais ses mains ont glissé sur le cuir de l'épais soulier.

Le gars a commencé à crier. C'était comme s'il se décidait à crier seulement après avoir acquis la certitude de n'avoir plus rien d'autre à tenter. Il a crié longtemps, très longtemps.

Si longtemps que parfois, la nuit, je l'entends encore et me réveille en sursaut.

Quand le cri a cessé, la vie n'a pas repris immédiatement. Il y eut comme une minute de silence, de recueillement. Puis, dans un immeuble qui donnait sur la passerelle, une fenêtre s'est ouverte. La lumière est d'abord restée éteinte. Nous entendions juste les voix. Des voix affolées, surexcitées. La fenêtre s'est ensuite éclairée, puis une autre, et encore une autre.

La scène entière avait eu des témoins. Ils n'avaient pas osé se manifester ouvertement avant son dénouement, mais ils avaient tout vu.

Nous en eûmes la confirmation en distinguant bientôt, au loin, la plainte d'une sirène de police.



Les deux loubards se sont réveillés, sont sortis de leur léthargie. Ils ont jeté autour d'eux des regards angoissés. Sans avoir besoin de se parler, ils se sont décidés d'un même mouvement.

Ils sont partis en courant vers le côté le plus sombre. Très vite, ils se sont enfoncés dans la nuit, ils ont disparu.

Nous étions seul désormais sur la scène du drame.

Sevim s'est approché de moi. Il m'a pris dans ses bras, il m'a serré très fort, il m'a caressé les cheveux.

— C'est rien! C'est fini!

Lui qui était sans doute plus jeune que moi, il me parlait comme un père. Je tremblais de tous mes membres.

Jusqu'à présent, j'avais certainement eu si peur que je n'avais même pas osé trembler. Maintenant, je pouvais me le permettre.

J'ai posé mon front sur la poitrine de Sevim, enfoui mon visage dans la chaleur de son corps.

Les policiers nous ont trouvés ainsi, immobiles sur la passerelle, enlacés. Ils sont arrivés comme au cinéma, en faisant hurler les freins, claquer les portières.

Dans les séries télévisées, cette arrivée tonitruante annonce généralement un dénouement heureux. C'est triste, car il y a des morts, mais après tout, ils l'ont bien cherché. Les victimes innocentes sont sauvées. Le scénario était si évident pour moi que je me suis même laissée aller à pousser enfin un soupir de soulagement.

\*\*\*

Fallait-il qu'il me reste un sacré paquet d'illusions, malgré tout ce que j'avais découvert ces derniers mois, pour réagir ainsi à l'arrivée de la police?

Il s'est ramassé un violent coup de pied, mon dernier paquet d'illusions. Elles ont volé dans tous les sens, se sont dispersées. Les policiers couraient vers nous. De quel danger voulaient-ils encore nous protéger? Instinctivement, j'ai même regardé autour de moi... Restait-il un de ces voyous à l'affût?

Le premier policier ne s'est intéressé qu'à Sevim. Il l'a attrapé par le cou, d'une manchette, l'a arraché à mon étreinte. En même temps, il lui a saisi un bras et l'a violemment tordu dans son dos. Ainsi immobilisé, il l'a écarté, l'a entraîné vers un côté de la passerelle. Là, un autre flic, plus âgé et moins rapide, a tranquillement passé les menottes à Sevim et l'a attaché à la rambarde, comme un animal. Moi, ils ne m'ont pas touchée. Ils m'ont juste dit sèchement :

— Toi, reste là, ne bouge pas! Reste à côté de lui!

Je n'ai pas bougé.

Je venais de recevoir le ciel sur la tête.

\*\*\*

Ils nous ont embarqués dans le car de police longtemps après. D'autres voitures officielles étaient arrivées. Des gars en uniforme. Egalement des gars en cravate et veston. Puis une ambulance, mais sans se presser, car pour le pauvre idiot qui était en bas, il était trop tard.

Ils ne nous embarquaient pas comme des témoins, mais bien comme des suspects.

Au commissariat, ils nous ont interrogés pendant plusieurs heures. Ensemble, puis chacun de notre côté, puis encore ensemble, et encore chacun de notre côté, et ainsi de suite. Ils voulaient que nous passions aux aveux. Ils ne nous interrogeaient même pas vraiment. Ils avaient leur version déjà toute faite, proprement bâtie, et nous avions juste à dire : « C'est bien comme cela que ça s'est passé! »

Leur version, c'était : Sevim a poussé le gars et il est allé s'écraser sur la voie ferrée. Pour se défendre, peut-être, et encore là ce n'était pas très clair, mais en tout cas, il l'avait bel et bien poussé.

Pourquoi cette version?

Je n'y comprenais rien. J'avais envie de hurler...

Surtout qu'il y avait des témoins. Ceux-là mêmes qui avaient averti la police...

Je le leur ai crié.

Ils ne voulaient pas m'écouter.

D'ailleurs les témoins s'étaient-ils seulement manifestés pour de bon?

\*\*\*

Les policiers ont aussitôt averti mes parents. Ils ne pouvaient pas faire autrement.

Mon père et ma mère sont arrivés tout à fait affolés, et je les comprends.

Ils ont été merveilleux. Je le dis d'autant plus fort que, je dois l'avouer, je craignais le contraire.

Certes, nos relations s'étaient nettement améliorées, stabilisées, depuis que j'étais mieux dans ma peau, plus détendue, moins égoïste. Depuis que je connaissais Sevim. Néanmoins, ils ignoraient encore tout de cette liaison. Et la découvrir au commissariat, dans des circonstances si tragiques...

Sans avoir à les sous-estimer, je craignais le pire.

Ils ont écouté les policiers, mais après, ils ont voulu parler seul à seul avec moi.

Je leur ai tout raconté. Ils m'ont posé des questions, quand ils ne comprenaient pas. Quand j'ai eu fini, ils m'ont crue, totalement, sans hésitation. Ils m'ont fait confiance. Ils m'ont défendue sans arrière-pensée face aux policiers et à leur version. Surtout, et c'était le plus important pour moi, ils n'ont pas mis Sevim à part, ils ne l'ont pas sacrifié, en quelque sorte, pour me sauver. Ils l'ont également soutenu, en liant son sort au mien.

J'étais naufragée dans un océan d'amertume, mais dans mon malheur, j'avais également la chance de tomber sur une sacrée bouée de sauvetage.

Sevim me souriait, me faisait des clins d'oeil, chaque fois que nous nous croisions ou nous retrouvions côte à côte. Il ne perdait pas une occasion d'essayer de me remonter le moral.

Quand mes parents sont arrivés, il a eu peur lui aussi, je l'ai vu, peur pour moi. Puis il a compris que tout était au mieux et que j'étais désormais entre de bonnes mains.

Je n'étais plus seule. Il pouvait penser à lui.

Car jusqu'à présent, tout ce qu'il avait fait, ce n'était que pour moi. Attendre tranquillement l'arrivée des policiers? Moi, je pouvais me bercer d'illusions. Lui, il ne risquait pas d'oublier qu'il n'était pas en règle, qu'il n'avait aucun papier.

Sans parler de sa peau trop bronzée.

S'il n'était pas parti en courant comme les loubards, malgré sa totale innocence, c'était juste à cause de moi, pour ne pas m'abandonner. Ça s'arrêtait là.

J'avais retrouvé mes parents et ils avaient l'air compréhensifs. Puis les policiers n'avaient rien à me reprocher. Ne me reprochaient d'ailleurs rien du tout. En fait, s'ils me gardaient encore, c'était juste dans l'espoir de m'entendre enfin accabler Sevim.

Il pouvait donc maintenant s'occuper de lui-même. Il a commencé à le faire.

Je l'ai senti me quitter.

Quand nous nous rencontrions, il ne me regardait plus de la même manière. Physiquement, il était toujours là, mais son esprit était déjà ailleurs. Son regard n'était pas vide, loin de là. Il était au contraire très brillant, tendu. Mais tendu vers un seul but : s'échapper. Il observait tout, ne perdait pas un détail. Il allait profiter de la moindre faute, du moindre relâchement.

Sa vie clandestine l'avait habitué à ces situations.

Je le connaissais. En le voyant ainsi, j'étais persuadée qu'il arriverait à ses fins. Il allait s'enfuir et jamais je ne le reverrais.

\*\*\*

De ma vie, courte peut-être, mais ça ne veut rien dire, de ma vie, je n'ai eu aussi mal.

J'étais assise sur une chaise à côté de mes parents. Personne ne me touchait. Personne ne me disait un mot. Pourtant à cet instant, ce fut comme si on me frappait, me brisait un membre d'un coup de bâton, m'arrachait une partie de moi-même, me déchirait.

J'avais si mal que j'aurais presque été capable de crier aux policiers : « Mais il va partir! Vous ne le voyez pas? Faites attention! Faites donc quelque chose! »

Comme je le craignais, Sevim a disparu d'un seul coup. Il a pris tout le monde au dépourvu. Il m'a même surprise, moi qui pourtant avais tout prévu. Je n'ai pas saisi l'instant où il se levait et nous quittait. J'ai juste pu constater, comme les autres, son absence sur le banc du fond de la pièce, entre deux regards.

Il n'avait plus de menottes depuis que mes parents étaient arrivés. Le commissaire en personne les lui avait enlevées. Il s'était payé ce beau geste simplement parce qu'il était persuadé que désormais Sevim était de toute façon à sa merci.

Bien fait pour lui.

Ils ont couru, crié, téléphoné, fait même hurler une sirène complètement ridicule, comme si Sevim était devenu l'ennemi public numéro un de la France. Ils ont eu beau faire, ils ne l'ont pas retrouvé.

Moi non plus.

Depuis ce jour, je ne l'ai encore jamais revu.

\*\*\*\*\*